

LA TERRE DE FRANCE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
GEORGES RODER

AVEC UN AVANT-PROPOS DE
WILLIAM MORTON FULLERTON

LA BRETAGNE

INTRODUCTION PAR
ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie Française

I



LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS
ÉDITEURS
44, RUE LETELLIER, PARIS XV^e



LA BRETAGNE

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
200 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER D'ARCHES A LA
FORME, NUMÉROTÉS DE
1 A 200, ET 50 EXEM-
PLAIRES HORS COMMERCE.

EXEMPLAIRE
N° 23

LA TERRE DE FRANCE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
GEORGES RODER

AVEC UN AVANT-PROPOS DE
WILLIAM MORTON FULLERTON

LA BRETAGNE

INTRODUCTION PAR
ANDRÉ CHEVRILLON
de l'Académie Française

I



LÉVY & NEURDEIN RÉUNIS
ÉDITEURS
44, RUE LETELLIER, PARIS XV.



AVERTISSEMENT

LA France, cette pierre angulaire de l'histoire du Monde, ne possédait pas encore le véritable recueil synoptique de l'image de son passé. Tout en rendant hommage aux efforts accomplis jusqu'ici pour combler cette lacune, il faut convenir que ce pays, avec sa prestigieuse culture et ses incomparables richesses artistiques, méritait mieux que des présentations partielles prises au hasard des préférences. Il lui fallait un édifice où serait exposée la France tout entière, avec une ampleur de vue inconnue jusqu'ici.

On concevra aisément le nombre de prises de vue qu'il importait de posséder pour entreprendre un ouvrage englobant toute la France, si on se rend compte, que pour avoir un aperçu d'un modeste village, il faut environ une dizaine d'aspects différents. Or, depuis 1851, à l'origine de la photographie, MM. Lévy et Neurdein, et leurs continuateurs, ont employé une armée d'opérateurs lesquels, en parcourant le pays, ont pris d'innombrables clichés, formant ainsi une collection unique au monde, tant par leur nombre que par leur valeur artistique et leur intérêt documentaire.

Cette situation exceptionnelle a permis de choisir dans cet inépuisable trésor iconographique, les 15.000 sujets nécessaires aux 21 volumes de l'ouvrage projeté. Cette sélection effectuée avec le

concours de personnages qualifiés et avertis, a été inspirée par l'idée générale qui a dominé ce travail : La distribution des vues est fort simple, et pour qu'elle gagne en clarté, les illustrations se succèdent dans l'ordre même où elles se présentent au touriste pénétrant dans une région pour la parcourir dans son entier. Le lecteur n'aura à faire aucun effort de vision ni de mémoire. Il trouvera, par exemple, en regard d'un monument principal, les intérieurs, les détails architecturaux ou objets d'art s'y rapportant. Le tout sans autre texte que celui des légendes et l'introduction d'un grand écrivain français.

A ce sujet, il convient d'exprimer ici, toute la gratitude voulue aux grands noms de la littérature française, qui ont apporté leur talent et leur compétence à ce monument en y écrivant les introductions régionales. En précédant l'image, ces voix autorisées parlant pour la plupart de leur contrée natale, traduiront avec plus de chaleur et de sincérité, l'esprit même et le folklore particulier de « leur » région.

En publiant cet ouvrage, MM. Lévy et Neurdein ont le sentiment de remplir presque un devoir et une mission. Ils pensent qu'en offrant un tel ensemble de chefs-d'œuvre à ceux qui en tireront un enseignement ou simplement un plaisir, ils contribueront à faire connaître, beaucoup mieux encore, la France de toujours. Ils espèrent que leur initiative sera appréciée comme il convient, et qu'ils seront encouragés dans leur entreprise.

GEORGES RODER.

AVANT-PROPOS

INVITÉ à présenter au public ce magnifique ouvrage rendu possible par les innombrables matériaux iconographiques accumulés au cours de quatre-vingts années par MM. Lévy et Neurdein, je veux me hâter de dire pourquoi je fus tout de suite séduit par cette tâche. Je vis dans cette requête une occasion de proclamer, en manière de préface à ce livre, un fait qui me paraît de singulière importance, et qui peut être rappelé avec moins d'indiscrétion par un étranger que par un Français de France. D'ailleurs, le fait auquel je fais allusion n'a absolument rien à faire avec la sympathie ou l'antipathie qu'on peut nourrir à l'égard de la France. A dire vrai, il s'agit d'une de ces grandes vérités de l'histoire, une vérité d'essence purement scientifique. C'est une vérité qui permet de comprendre les qualités et les défauts des Français, et qui se trouve illustrée à chaque page du présent ouvrage.

La vérité, à quoi j'attribue une si singulière vertu, s'exprime en six petits mots : La France est un isthme cosmique. Je m'explique.

La France, je le répète, est un isthme cosmique. Il n'a pas dépendu des Français qu'il en soit ainsi; mais c'est leur exceptionnel honneur et leur tragique distinction. Jetez un coup d'œil sur une carte; qu'est-ce après tout que l'Europe? Considérée dans son ensemble, l'Europe n'est que le promontoire du vaste continent asiatique. Les régions connues sous les noms de France et de Belgique sont les parties les plus étroites de ce promontoire. Or, point important (et tragique), tandis que les pays en question sont protégés, au sud, par les hautes chaînes des Pyrénées et des Alpes, partout ailleurs ils restent ouverts aux invasions, aux incursions des tribus et des peuples nomades aussi bien qu'aux rapports chroniques et aisés avec les pèlerins pacifiques ou les marchands. La grande voie naturelle du Rhône qui, des comptoirs de la Méditerranée, mène vers le Nord, vers l'ancien pays des Burgondes où naissent les rivières qui se jettent dans la mer du Nord, c'est la route des civilisations égyptienne et phénicienne, de la grecque comme de la romaine.

L'Histoire de France n'est pas autre chose que la conséquence logique du formidable privilège, et, laissez-moi le dire, de la glorieuse et pathétique destinée d'un peuple qui doit à cette destinée même le développement de son unité naturelle sur l'une des rares têtes de pont de la planète.

La conséquence tombe sous le sens. Dans les moments de crises mondiales, les réactions collectives du peuple français se traduisent aisément et inévitablement par un de ces « *Gesta Dei per Francos* » célébrés par le moyen âge. Je puis ajouter que c'est la foudroyante révélation de ce fait scientifique qui, pour ainsi dire, guida automatiquement les premiers contingents du corps expé-

ditionnaire britannique vers certains champs de bataille du Nord de l'isthme cosmique, pour s'y offrir eux-mêmes en sublime holocauste.

Ah! n'allez pas dire que la géographie humaine manque d'esprit... c'est la même révélation du même fait qui, un peu plus tard, le moment venu, lança encore deux autres millions d'humains, s'arrachant, cette fois-ci, aux Etats-Unis, vers la même tête de pont, dans le même isthme cosmique, pour s'enrôler, en dépit des mers séparatrices, dans la plus sublime des croisades.

La vérité est (je le répète, les faits en question sont des faits de psychologie historique qui n'est qu'une des branches de la géographie) la vérité est que, dans le monde d'aujourd'hui, dans lequel les considérations économiques sont de plus en plus les facteurs déterminants des relations internationales, la destinée de la France prendra une importance capitale non seulement pour l'Europe mais encore pour les trois Amériques.

Veut-on la preuve de ce que je dis? On l'a dans tous les épisodes de l'Histoire de France. Mais on l'a surtout dans le panorama varié et changeant des documents que l'érudition de M. Roder a recueillis dans ces magnifiques ouvrages. Toutes les influences ambiantes, et morales et esthétiques, ont afflué de tous les coins de l'horizon à travers cet isthme gaulois. Le peuple qui s'est organisé en nation, derrière toutes les têtes de pont jalonnant les points stratégiques des frontières, a su faire le triage de ces diverses influences, et il finit toujours par tout assimiler. Le rôle moral et intellectuel de la France a été de clarifier avec mesure et avec grâce, pour l'Humanité, les apports venant de partout. Tout le long des siècles, ce travail s'est fait silencieusement. Re-

gardez les héliogravures innombrables rassemblées ici. Tous les moments de l'histoire se trouvent figés dans ces monuments. Aucun peuple n'a su si bien fonder et répandre les idées des autres, tout en restant lui-même. Et voici ma conclusion :

Il se dégage de cette vérité un grand vent d'optimisme. Aujourd'hui la France est plus que jamais exposée à la corrosion des éléments atmosphériques étrangers. Quelques-uns de ses fils s'en inquiètent vivement. Mais les Français n'ont rien à craindre. La France trouvera toujours le moyen de tout transformer rationnellement dans la pure substance de son propre corps. Ce que la France a fait elle saura toujours le faire.

W. MORTON FULLERTON.

INTRODUCTION

Le plus ancien trait du romantisme moderne fut, avec la renaissance de l'imagination, le sens des variétés historiques et locales de l'homme et de ses civilisations. Dans ces mondes si différents, les âmes, lassées, à la fin du XVIII^e siècle, des disciplines rationnelles et de formes de vie trop régulières et policées pouvaient élaner leur rêve — élan d'autant plus vif que le monde entrevu apparaissait plus différent, plus lointain, plus riche en étranges et naïves couleurs.

Lorsque parurent en Angleterre, entre 1760 et 1763, les chants de l'imaginaire Ossian, leur succès fut le premier signe du grand mouvement nouveau. C'est un fait notable pour tous ceux qui s'intéressent à la Bretagne que ces poétiques inventions soient apparues comme d'authentiques produits du génie celtique. De nouveau, la race dont l'influence avait, en la pénétrant d'un premier romantisme, renouvelé la littérature du moyen âge, recommençait d'exercer ses prestiges. On sait ce que fut pour Ossian l'admiration de Goethe et de

Napoléon, c'est-à-dire du plus grand génie latin et du plus profond poète germanique des temps modernes.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que la France connut qu'elle aussi possédait une province peuplée de Celtes, et qui parlaient leur langue...

Chateaubriand n'était pas un enfant de la Bretagne bretonnante, mais le pays de sa naissance était bien breton; il faisait partie de l'ancien duché, qui s'est étendu de Vitré jusqu'à Nantes. Du VI^e siècle au X^e siècle, l'idiome celtique y avait régné; il survit encore, dans tous les noms de lieux. L'aspect général des paysages y est le même qu'à l'ouest de la baie de Saint-Brieuc. Le grand écrivain fut le premier à dire la gravité, le charme intime de cette terre, ses bois humides, fourrés de lierre ancien, les pauvres, sombres manoirs où le passé persiste comme une somnolente présence, le sérieux de ses villes de guerre, Saint-Malo, Brest, serrées dans leurs remparts et parapets de granit.

D'autres Bretons prirent conscience du caractère à part et de l'antiquité de la Bretagne. Ils en rêvèrent beaucoup. Comme leurs cousins d'Irlande, ils confondaient facilement leurs rêves avec la réalité. Que n'imaginèrent-ils pas? En Basse-Bretagne, s'était conservée la langue primitive, la même qu'Adam parla tout de suite à Ève quand elle ouvrit les yeux. On en trouvait des vestiges en des régions du monde, voisines de celle où fut le Paradis. Par exemple, dans le mot *Arménie*, on reconnaissait ces deux vocables bretons *ar men*, qui signifient la pierre; l'Arménie devait être un pays pierreux. Les palmettes stylisées des broderies bigoudens attestaient

encore l'origine édenique ou tout au moins asiatique de la race. Les moins enthousiastes ne doutaient pas que l'idiome armoricain n'eût été celui des Druides. En 1839, M. de la Villemarqué, marchant sur les traces de Macpherson, arrangeait des chants populaires des pays de Cornouaille et de Léon, et les présentait comme des survivances de leur enseignement. Il eut été bien embarrassé de les donner en gaulois, dont seuls quelques noms de lieux et de divinités ont été déchiffrés sur la pierre. Avec le même art que son prédécesseur écossais, il transposait une simple *gwerz* paysanne en y introduisant de solennelles idées de Destin, de Nécessité, d'Éternité. Naturellement, si la mémoire d'une époque si lointaine se traduisait encore dans les poèmes des chanteurs de Pardons, on devait y retrouver aussi des souvenirs de tous les temps intermédiaires. Tous les siècles du moyen âge étaient donc représentés dans le recueil de M. de la Villemarqué. Il n'inventait pas; il modifiait, il ornait: les Français devenaient des Francs, les châtelains, des chevaliers en armures; la *sône* où s'exprime la tendresse d'un jeune kloarek pour sa « douce » se changeait en lai de trouvère; la complainte qui dit la nostalgie d'un gars du Léon pris par le service militaire devenait celle d'un archer prisonnier des Normands, pleurant sa lande natale dans la tour de Rouen.

De toutes ces imaginations s'est formé le halo légendaire qui a longtemps enveloppé la Bretagne. L'idée subsiste encore que la vieille Gaule s'y survit. Les dolmens, les menhirs, monuments de la préhistoire, dont on trouve les pareils par toute l'Europe, et jusqu'au Maroc, passèrent pour toute druidiques. Quand

Flaubert, si soucieux du détail vrai, et qui voulut écrire Salamambo en archéologue, modulait cette admirable phrase : *Et les Celtes regrettaient trois pierres brutes sous un ciel pluvieux, dans un golfe rempli d'îlots*, il concevait la Celtie, ce vaste monde qui s'est étendu de la Provence, à travers la Loire et la Seine, jusqu'au pays batave, comme une Bretagne brumeuse, celle que commençaient, de son temps, à visiter les artistes en quête de sensations romantiques, et qui n'était même pas toute la Bretagne, mais seulement le pays maritime, l'Armor avec ses dentelures profondes, ses bordures d'écueils, ses landes qui viennent tomber, en portant parfois un menhir, au-dessus des grèves.

Aujourd'hui on connaît mieux le vrai passé de cette province. On sait qu'elle n'est pas plus l'ancienne Gaule que l'Auvergne ou la Belgique, — et même, en un sens, qu'elle l'est moins, sa population ayant beaucoup changé dans le haut moyen âge. On sait que la Bretagne (*Britannia minor*), antérieurement l'Armorique, doit son nom aux Bretons (*Britanni*) chassés de leur grande île, au V^e et VI^e siècle, par les invasions germaniques, et que leur langue s'est substituée, dans la péninsule, au bas-Latin qui, d'un bout à l'autre de la Gaule, avait pris la place des dialectes indigènes. Elle a bien évolué depuis; elle s'est pénétrée d'éléments français, mais, en certains mots de son vocabulaire, le souvenir de ce passé lointain persiste : par exemple, en breton comme en gallois, les Anglais s'appellent toujours les Saxons — *Savz*.

On sait aussi que les célèbres costumes n'ont rien de particulièrement celtique, puisque, dans le premier tiers du XIX^e siècle, on en voyait encore de très semblables

en Poitou, en Maurienne, en Auvergne, en Alsace, et jusque dans le Palatinat. Et il suffit de connaître un peu de vraie histoire pour comprendre que les Pardons, avec leurs messes et processions, défilés de fidèles autour d'une rude figure de sainte Anne ou de sainte Vierge dont ils baisent dévotement la pierre, avec leurs pèlerins venus à pied de loin, déchaux, en corps de chemise, avec leurs mendiants, béquilleux, diseurs de patenôtres, leurs beuveries et danses après vêpres, ne font que continuer la vieille tradition, générale dans toute l'ancienne chrétienté, de pieuses assemblées, suivies de liesse populaires, autour de lieux consacrés à des Saints miraculeux. On en trouve un peu partout les survivances. Le plus souvent, l'idée religieuse s'en est éliminée, ne laissant qu'une kermesse. Mais, çà et là, le vieux caractère chrétien de la fête a subsisté. Bien loin de la Bretagne, en Provence, celle des Saintes-Marie-de-la-Mer — les saintes femmes venues de Palestine, qui débarquèrent, dit-on, à cette embouchure du Rhône — est exactement un Pardon, un Pardon à l'usage des bohémiens, où se presse pendant trois jours du mois de mai, autour d'une église, et près d'une grève, comme à la Palud de Cornouaille, où sainte Anne aborda, une dévote et pittoresque multitude.

La Bretagne n'est pas la vieille Gaule, mais, à la fin du siècle dernier, c'était encore de la très vieille France, et, plus généralement, de la vieille Chrétienté. Enveloppée de trois côtés par l'Océan, à l'extrémité occidentale de l'Europe, cette terre est restée si longtemps séparée, fermée aux grands courants du monde, que rien n'y changeait des formes et des équilibres du passé.

Jusqu'au début de notre siècle, on eut dit que par un enchantement le cours du temps y demeurait suspendu. Grand attrait pour tant d'âmes lassées que rebutent les confusions et tout le trépidant effort de la civilisation moderne. Là-bas, on trouvait la paix, la stabilité, les formes ancestrales de la vie, le respect de la coutume et de la religion, les vieux modes du travail humain — travail patient, toujours le même, des labours, des semailles, de la pêche, réglé par le grand rythme des saisons, et qui tient ainsi à l'ordre invariable de la nature.

Cette nature elle-même, en Bretagne, exerce sur nous de graves et pacifiantes influences. Au sein de ces paysages, où la verdure, sous l'action de l'air marin, se fait plus sombre, où le roc primitif partout affleure, où la grise vapeur de l'Atlantique passe comme une continue émotion, les choses nous parlent comme le faisait, hier encore, cette vieille humanité qui commence seulement à changer. On s'y sent bien loin d'aujourd'hui. Tout y est recueilli, confidentiel, partout de l'âme y parle à l'âme. Étrange magie de cette terre vers laquelle se retournent toujours, nostalgiquement, ceux qui, dans leur jeunesse, ont vécu dans sa secrète intimité...

* * *

Je me souviens de la vision que j'en eus lorsque, l'ayant quittée à sept ans, j'y retournai pour la première fois, à un autre âge de la vie, au sortir des études, pour aller prendre un poste à bord d'un vaisseau-école, à Brest. C'était un dernier jour de septembre. Le train roulait depuis la veille au soir; je sortais d'une longue somno-

lence quand, tout d'un coup, je pris conscience du paysage. Où étais-je? Où le train m'avait-il transporté? Comment, par quelle transition, la terre française était-elle devenue ce que j'avais sous les yeux? Sans doute, l'heure était insolite, celle où les choses, émergeant encore une fois de la nuit, prennent je ne sais quels aspects d'apparition. Et puis, je venais de rompre avec toutes mes attaches. Inquiet à l'idée d'une vie nouvelle, dont je ne savais rien, peut-être étais-je trop disposé à sentir. Cette aube confuse et blême, cette campagne presque rase, d'un vert tirant sur le noir, ce maigre pays tourmenté de ravins sous des tentures d'ajoncs que percent des échines de pierre, — cela serrait un peu le cœur. Rien ne bougeait, mais, çà et là, des groupes de petits arbres, tous penchés dans le même sens, tous échevelés, semblaient avoir grandi dans la peur du vent d'ouest. Parfois, une ferme, terrée dans un creux, un solitaire moulin à ailes, ou bien un groupe de toits mouillés, quelque village perdu sous une flèche religieuse dont le granit humide parlait de continue pluie...

Il y eut un moment où l'horizon, au nord, parut étrangement se défaire. Une sorte de lacune s'y ouvrait, s'étendait, envahissant peu à peu le paysage. Cela était si blafard, si mêlé à toute la fumée du ciel et de l'espace qu'il me fallut quelques instants pour comprendre. Mais nous courions vite, et, bientôt, tout près, des étendues de vase se démasquèrent, mais vagues, sans relief ni couleur, fondues dans le même plan spectral: l'informe désolation des grèves à marée basse. Au delà, pas un détail, pas un mouvement pas même un luisant d'eau. Ce monde fantôme fondait dans le néant, et ce

triste jour crépusculaire semblait pour toujours le sien.

Je savais que c'était simplement le fond de la baie de Saint-Brieuc, mais, à mesure que le train continuait sa course vers l'extrémité de la presqu'île, j'avais le sentiment d'être emporté dans je ne sais quel pays lointain de rêve, de silence et de passé.

* * *

Les touristes, baigneurs qui viennent à la mer au début de juillet, et dont la plupart s'en vont avant le mois de septembre, rapportent de Bretagne d'autres souvenirs. Ils en ont animé les plages de leurs jeux, ils n'en ont vu que les heureux jours des moissons, des Pardons, les grandes eaux endormies dans la lumière, et, souvent, au fond des baies, parées de merveilleuses teintes. Mais l'été y est bref. Dès la fin d'août, l'automne a touché les arbres, — l'automne breton, sans éclat d'or et de pourpre, attristé par la rouille que mettent sur les feuilles les délétères influences de la mer prochaine et du Suroît. L'Océan aussi perd ses radieuses couleurs, un frisson de froid l'envahit; il tourne au vert pâle ou à des gris de mort. Les brumes commencent de pénétrer dans l'intérieur. D'ailleurs, au cœur de l'été, par un effet du contraste entre la température de la mer et celle de la terre qui s'échauffe plus vite, elles peuvent couvrir pendant des jours la côte de la Manche d'un long voile où les formes s'effacent. A la mi-septembre, les tempêtes d'équinoxe viennent tout assombrir et bousculer. Quelquefois, pourtant, en octobre, et plutôt dans la région du Sud, le soleil reparait, doux, sans force, délicieux après ces premières

désolations, et plus encore par le sentiment que ce dernier bonheur est si fragile et menacé. C'est une grâce de quelques jours; un matin, le grand souffle de l'Atlantique est de nouveau sur les choses; le paysage s'embue, se plombe à nouveau, le ciel noircit à l'ouest, les grains se succèdent à intervalles de plus en plus courts; la pluie s'installe tout à fait. Le plus souvent, elle est très fine, une presque impalpable poussière d'eau que le vent pousse, que l'on voit flotter par ondes, par rideaux successifs, et qui semble l'âme errante et vague du pays. C'est le crachin. Je l'ai vu tomber à Brest tous les jours et presque tout le jour, de la fin d'octobre à la mi-avril.

Tel est pour les Bretons l'aspect le plus fréquent de leur pays, et l'on peut croire que l'âme indigène, si riche d'ailleurs en nuances locales, en a reçu sa tonalité d'ensemble. Certes, il y a de la joie, et l'on danse en été sous les pommiers de la Cornouaille, mais l'été ne dure guère, même sur la côte sud. Ce n'est pas sans raison que la Bretagne passe pour un pays de songe et de mélancolie. Les grands artistes reconnaissent d'instinct les modes essentiels d'un pays. Un Cottet savait bien quelle est la tonalité habituelle de la Bretagne quand il allait peindre au cœur de l'hiver de vieilles femmes en capuches noires, sous un ciel noir, au bord d'une mer obscure et verdissante. Un Loti, décrivant Brest, en a dit surtout la pluvieuse tristesse, et quand il a évoqué la douceur des beaux jours bretons, la nuit verte des bois de Cornouaille, les chemins creux, les haies peuplées de fougères et de digitales du pays de Toulven, comme il a rendu la brève magie du rayon qui vient alors passer sur ces graves campagnes! « Charme de ces beaux jours tièdes,

plus rares qu'ailleurs et plus vite partis, et ce sentiment d'autrefois qui dort, répandu partout... »

* * *

Dans la figure de la vieille Armorique, il y a pourtant des traits bien divers, mais, sans qu'on puisse dire comment, ils s'accordent et traduisent une même âme. Je me rappelle un mot d'un artiste américain qui traduit bien le sentiment de cette harmonique diversité. Après un séjour de plusieurs années dans la tiède région boisée de Pont-Aven, il voyait pour la première fois, du côté de Tréguier, la côte de la Manche. Il était tout désorienté. La lumière, me disait ce peintre : « venait du mauvais côté. » L'âpreté de la côte, toute rase dans cette région, le saisissait. Un hameau se levait, solitaire, sans arbres, sur une haute lande dont le pied tombait sur les galets. C'était l'heure de la marée basse; la mer reculée très loin n'était qu'une mince bande frissonnante et grise derrière de vastes étendues de grèves, de flaques et d'herbiers. « J'aurais du mal à travailler ici, me dit-il, ce serait une autre palette à faire. » Mais, l'instant d'après, il ajoutait : « Pourtant, c'est bien toujours la Bretagne, ce ne pourrait pas être un autre pays »...

Je ne réussis pas à lui faire expliquer cette impression. Ses yeux voyaient clairement les différences de ce paysage et de celui du sud, auquel il était habitué; vaguement, il en sentait la parenté secrète, et il n'aurait pas pu la définir.

La variété de la Bretagne se décrit et s'explique en

effet plus facilement que la profonde unité de son caractère. Il suffit de regarder la carte pour voir que sa configuration n'est pas simple. Elle est enveloppée par deux mers; deux lignes de crêtes où les lieux habités sont rares, la traversent dans toute sa longueur. Les nombreux fossés des rivières marines, les profondes et brusques découpures de la côte y dessinent des régions distinctes. Le Trieux, par exemple, est une frontière naturelle entre Goëlo et le Trégor; l'embouchure du Yaudet marque la fin du pays de Lannion; le Léon s'allonge de la rivière de Morlaix à l'Atlantique. Au sud de l'Elorn et de la rade de Brest, s'étendent les cantons et tous les clans variés de la Cornouaille. L'Odet y est une limite du territoire bigouden. Une autre contrée, le pays Duik commence là, et l'Ellé le sépare du Morbihan. Les crêtes chauves de l'Arrhée, les *menez* schisteux de la Montagne Noire, longitudinalement divisent, de l'est à l'ouest, toute la Bretagne bretonnante.

Les deux mers sont très différentes; chacune a sa physionomie et comme son âme singulière. L'Océan est de couleur plus chaude; le gris, le bleu en sont plus foncés. Les houles s'y espacent largement. Presque toujours il respire; par temps calme, ses nappes ne cessent pas, silencieusement, de monter et descendre au flanc des roches. En certains jours, qui semblent d'une absolue placidité, tout d'un coup, une barque qu'on venait de regarder n'est plus là; une grande onde périodique soulève, sans qu'on l'ait vue venir, le mouvant miroir l'a masquée, et puis la démasque encore. La côte est généralement saine; la sardine y abonde; dans la saison où elle donne, des légions de voiles hérissent tout l'horizon.

Les grands ports de pêche sont populeux ; dans les quartiers de Douarnenez, Concarneau, Lorient, Quiberon, c'est par milliers que se comptent les inscrits ; les femmes travaillent à la « friture », l'usine à sardines, qui apporte à ces Bretons l'excitante atmosphère industrielle.

Lorsque, venant par mer de Brest, et faisant route au nord, on sort du chenal du Four, on voit, entre Porsall et l'Aberwrach, tourner brusquement à l'est la triste côte. C'est la Manche, et, tout de suite, elle prend ses aspects caractéristiques. Mer sans profondeur, protégée du Su-roît par les terres, mais plus perfide que l'autre par ses légions de roches qui débordent, par la violence de ses courants, croissante à mesure qu'on avance vers l'est. Tout le flot de montée qui, du sud au nord, passe le long de l'Europe, vient tomber, « appuyer » là, sur ce grand tournant du littoral, le rongant, le mangeant peu à peu, dépouillant l'armature intérieure de granit, et de là, surtout aux avancées septentrionales de la côte, entre Lannion et Paimpol, ces bordures déchiquetées — de Ploumanac'h, de Plougrescant, de l'estuaire du Trieux, — ces chaotiques semis de roches et d'îlots qui sont comme les ossements des terres englouties. Peu de longues houles régulières, mais aussitôt que le vent rebrousse le courant — phénomène à peu près quotidien, puisque la marée se renverse deux fois par jour, — la mer « creuse », se hache de vives et courtes lames, agitation confuse, fatigant clapotis qui est le propre de la Manche. Les ports sont rares, d'entrée difficile ; les fonds y manquent ; les bateaux, à Roscoff, à Perros, passent huit heures sur douze sur leurs béquilles. La teinte géné-

rale des grandes eaux est toute légère ; par grand calme, souvent, elles semblent s'évanouir, perdre leur substance, se muer en pur esprit, — heureux ou mélancolique esprit, suivant que la vapeur en est d'azur clair ou de grisaille.

La sardine ne dépasse guère le tournant de la Manche. Aussi, nulle population de pêcheurs comparable à celle de la côte sud. Dans chaque petit havre on en compte quelques-uns. Ils ne se forment pas en équipage durable, sauf quand des frères s'associent, ou quand un père travaille avec ses fils. Deux ou trois hommes au plus sur un canot ou un cotre de cinq tonneaux s'en vont courir le maquereau ou ramasser des homards ; ils n'ont point de filets, seulement leurs lignes traînantes et leurs « paniers ». De loin en loin, pourtant, un vrai port : Roscoff, Loguivy, Paimpol, Saint-Malo, Cancale, dont les bateaux pontés s'en vont pêcher loin, aux Sorlingues, dans la « Manche de Bristol », et jusqu'en Islande, ou bien porter des pommes de terre à Plymouth et chercher du charbon à Cardiff, ce qui laisse l'horizon prochain dépeuplé de voiles. Aujourd'hui, sur cette côte nord de la Bretagne, les marins, en été, sont beaucoup moins nombreux que les baigneurs, et pourtant la plupart des hommes appartiennent à la mer. Animés du romantique esprit de la race, ils ont rêvé, dès l'enfance, de lointaines navigations aux « Iles », c'est-à-dire vers toutes les terres dorées des tropiques. Beaucoup sont embarqués au long cours. C'est cette partie de la Bretagne maritime qui donne à nos grandes lignes de paquebots la plupart de leurs équipages.

Les aspects de l'intérieur sont aussi très variés. A la

diversité des régions que séparent les longs estuaires, les échines stériles des *ménez*, correspond celle des paysages. Douceur, intimité des campagnes vallonnées, autour de Guingamp, de Lannion. L'influence de la mer n'y est guère sensible, le Suroît n'y arrive que de l'intérieur des terres, et déjà presque brisé. De clairs peupliers mitigent le grave aspect breton du paysage. Peu de vraies landes par là; l'ajonc n'y est pas sauvage; comme le froment, le lin, l'avoine, le blé, les riches trèfles rouges, on le cultive dans les petits clos juxtaposés sous les lignes de talus qui donnent à cette région, quand on l'embrasse de l'Arrhée, l'aspect d'un immense damier. Sur les haies, il pousse si haut, avec les fouets des genêts et les fougères, que les chemins, les routes même ne sont que d'ennuyeux fossés; mais en mai, quand l'ajonc est en fleurs, ils sont bordés de flammes.

Grand contraste lorsque, venant de là, on voit, après Morlaix ou Saint-Thégonnec, s'ouvrir, se déployer, dans la direction de la Manche et vers les pentes de l'Arrhée, les grandes nappes sombres et rases du Léon, fleuries d'or au printemps et en automne, où le regard ne rencontre pour se poser qu'une flèche lointaine de clocher ou la tache noire d'un bouquet d'arbres.

Entre l'embouchure de l'Elorn et celle de l'Aulne, à l'arrière de la rade de Brest, que dominent les dômes nus du Ménez-Hom, la presqu'île de Plougastel, rocheuse, est toute ravinée de petits fiords, si secrets sous leurs falaises qu'il faut y arriver pour les découvrir.

Les abords de la baie d'Audierne, la plaine de Penmarc'h qui reçoivent le premier assaut des tempêtes d'ouest sont un fauve désert devant les houles de l'Océan

libre; le vent y pousse des embruns: des sables s'y envolent de l'immense plage.

Et non loin, quand on passe l'Odet, commence ce qu'on pourrait appeler la Bretagne heureuse, celle dont la vieille Quimper est la capitale, — un pays coloré, souvent lumineux, presque méridional, de collines, de combes, de vergers, d'eaux courantes. C'est la plus douce région de la grande presqu'île; nulle part la vieille civilisation paysanne et chrétienne ne s'y est plus heureusement épanouie. Les campagnes y sont riches, boisées; la verdure éternelle des pins y est fréquente. Les jardins des fermes sont pleins de pommiers; l'or des ajoncs, qui revient en septembre, s'étend par grandes nappes mielleuses. Dans les ports, les puissants thoniers mirent le bleu, le rouge, le safran de leurs grandes ailes. Au fond de longues avenues voûtées de verdure, de nombreux châteaux s'entourent de leurs fermes et de nobles châtaigneraies.

Et plus au sud, de l'autre côté de l'Ellé, c'est l'étrange Morbihan, ses étendues plates, sablonneuses, presque vides, ses lignes de grands pins qui s'espacent sous un ciel vaste, entre des étangs, des estuaires et des landes où des rangées de mégalithes nous présentent leur énigme.

Et puis, il y a la montagne; on peut user de ce mot, bien que les sommets y dépassent à peine trois cents mètres; mais la granitique Arrhée, c'est le vestige d'une chaîne bien plus ancienne que les Alpes, et qui fut haute. Si petite, elle a gardé, on ne sait comment, des aspects d'altitude. Nudité, stérilité de ses plateaux et de ses *ménez*; à peine les cultures commencent-elles à se montrer sur leurs flancs: petits carrés de seigle (le froment n'y poussant pas) entre les pentes jaunies. Les

lieux humains y sont rares, — de loin en loin, un pauvre bourg sans verdure, durement silhouetté avec sa rude église dans l'espace. Aux cimes, le roc perce en lames obliques, toutes dirigées vers le nord, d'un même mouvement, comme celui d'une vague que le vent pousse et amincit par en haut.

C'est un monde à part; l'air est léger, vif; le regard porte loin; on domine au nord, au sud, de grands morceaux de la Bretagne, d'immenses étendues, avaguées par la distance et qui s'évanouissent à l'horizon. On est dans un autre monde, pâle, aérien, souvent effleuré par les nuages. A l'ouest, à l'est, dans la longueur de la chaîne, parmi des confusions de croupes et de têtes pâles, j'ai reconnu à la fois le Ménez-Bré, dans la direction de Guingamp, et la montagne fauve de Saint-Michel-en-Terre, à l'extrémité occidentale de la presqu'île, vingt lieues de hauts plateaux enveloppés d'espace. Par les beaux jours, les lointaines échancrures de la Manche se révèlent.

* *

Aussi marquée de caractère général que le paysage de la grande presqu'île, mais non moins diverse en nuances particulières, est l'humanité bretonne. On l'appelle celtique; c'est un mot commode, et que nous employons ici au sens large qu'il a pris. Mais, strictement, que définit-il qu'une catégorie de langues, et quelle raison a-t-on de conclure de la langue à la race? L'exemple de la Gaule, dont la population certainement a subsisté, et dont l'idiome disparut complètement pour faire place au latin,

XXVI

suffit à montrer l'inanité d'une classification dont l'idée, de plus en plus active, s'est révélée comme un dangereux principe d'opposition, non seulement entre des peuples, mais entre les familles d'un même peuple.

Les « Celtes » de Grande-Bretagne, dont nos Bretons sont issus, avaient bien gardé leur langue, mais que savons-nous de leurs mélanges, en des temps antérieurs à l'histoire, avec les autochtones, les mystérieux hommes néolithiques des dolmens et des pierres levées? Et qui nous dira ce que furent plus tard, en Armorique, les croisements de leurs petits-neveux avec les indigènes romannisés de cette partie de la Gaule?

C'est pourquoi, lorsque Renan, à propos des Mabinogion et des vieilles légendes irlandaises, a parlé des races celtiques, il eut bien soin de définir le sens restreint qu'il donnait à ce mot. Il ne s'agissait que des petits peuples kymriques et gaéliques, cantonnés, les uns comme nos Bretons depuis de longs siècles, les autres, comme leurs parents d'outre-mer, depuis des millénaires, en des presqu'îles et des îles de l'Europe occidentale qui vont de l'Armorique au nord de l'Ecosse. Ils présentent en effet bien des traits communs, qui s'expliquent si l'on songe que pendant de si longues durées des conditions morales et physiques très pareilles ont agi sur eux tous. Par exemple, en ces pauvres terres d'Occident, ils échappaient aux impulsions des grands centres politiques, aux courants généraux d'idées, aux prestiges étrangers qui sont, pour une société, un grand principe de changement. Hors de la circulation européenne, ne connaissant que les exemples de ses pères, chaque génération en répétait exactement les idées et les coutumes. C'est la

XXVII

règle de toutes les sociétés primitives. Comme dans les cités antiques, comme aujourd'hui encore dans les vieilles ruches abbadites du Mزاب, les morts, dans ces petits clans, commandaient aux vivants, leur prescrivant toutes leurs croyances, coutumes et disciplines. La tradition y était religion. Elle avait ses gestes rituels. A chaque nouvelle génération, elle s'imposait comme un destin.

De là le fatalisme de ces peuples. L'individu n'y faisait pas sa vie; il l'acceptait, à la place qui lui était échue dans un ordre préétabli, providentiel, et que nul ne songeait à changer.

Ceux qui, de la Cornouaille d'outre-Manche, de la Cambrie et du nord-ouest de la grande île, passèrent, il y a quelque quatorze siècles, sur le continent, apportaient avec eux cette conception fondamentale de la vie et de la société. Dans ce lointain canton du vieux monde, où les bruits du dehors n'arrivaient pas, ils ont pu, jusqu'à nos jours, y demeurer fidèles. Du geste accoutumé, de la chose établie, ils ont gardé la religion. De là, dans leurs légendes, croyances, coutumes, tant de dépôts reconnaissables du passé, de tout le passé, depuis les âges païens jusqu'aux temps de la monarchie française, car, malgré tout, le mouvement général de l'histoire finissait par arriver jusqu'à eux, retardé, alenti, modifiant presque à leur insu les cadres politiques de leur vie, sans d'ailleurs changer beaucoup leur simple civilisation. Aujourd'hui encore, ils passent pour le peuple le plus archaïque d'Europe.

D'autres dispositions, plus profondes encore, presque physiologiques, communes, semble-t-il, aux groupes dont

parlait Renan, semblent dues à des influences de climat qui sont à peu près les mêmes de la Bretagne à l'Ecosse et à l'Irlande. Influences surtout de l'Océan environnant, du grand souffle tiède qui tantôt passe lentement, emplissant le ciel de continuelle et traînante vapeur, tantôt se précipite en ruées dont l'effroi, quand elles sont tombées, semble persister dans le paysage, dans ces noirs buissons crispés, dans ces maigres arbres dont les cimes tordues ont été par en haut comme obliquement rasées d'un coup de faux. Rien de plus énervant que cette molle haleine de l'Atlantique, et puis ces à-coup furieux de l'humide Suroit. Les choses, dans ces pays de la mer, sont comme chargées d'émotion. A chaque instant, dans les brumes, dans la flottante poussière d'eau de l'automne et du long hiver, elles perdent leur relief et tournent au fantôme. Sous des noirceurs soudaines, un « grain » fond au loin, dans l'Ouest, et l'horizon, les îles, par là, reculent, se muent en apparitions d'un autre monde. Et, très vite, une brève éclaircie, un soleil un peu languide, un azur tendre, mouillé, plus divin par le contraste des tristesses précédentes...

Tous ceux qui ont vécu en Bretagne les diverses saisons de l'année savent à quel point de telles alternances de mélancolie et de bref bonheur peuvent agir sur le fond organique de l'être. Ce climat sensibilise. La volonté de l'homme s'y assoupit; il ne songe pas à *gagner*, comme le Normand, à soumettre, comme l'Anglo-Saxon, la nature à ses fins. Il tend à la rêverie, à la contemplation passive. Il participe aux changeants émois qui passent avec les ombres, les rayons soudains, sur ce monde. Il vit beaucoup par l'imagination, surtout celle du souvenir, qui se mêle de sentiment: souvenir des morts, souvenir

du pays, qui tourne, s'il lui faut quitter son paysage habituel, à la nostalgie, — une nostalgie qui lui est à la fois souffrance et délectation, qu'il savoure en silence, et qui fait le thème de tant de plaintes bretonnes.

Nulle race plus impressionnable. Ces hommes ne raisonnent pas et ils sentent tout. Un regard, un ton de voix les intéresse. Un mot, une plaisanterie que l'on croyait innocente suffit à les inquiéter. Ils y rêvent, se taisent; ils s'écartent, et l'on n'en sait pas la raison. Cette aptitude à sentir peut atteindre au morbide. Les cas de mélancolie ne sont pas rares chez les paysans de Bretagne. On y voit un peu partout de ces vieilles femmes dolentes qui s'isolent, fréquentent chaque jour l'église et le cimetière, et ne savent plus que prier pour leurs morts. « Elle est tombée dans les chagrins », disent simplement les gens du pays. On les respecte. Celles que j'ai connues jadis ne tendaient pas la main. Quand la faim les prenait, elles apparaissaient au seuil d'une ferme, murmurant des paroles latines ou bretonnes. On les accueillait. Si c'était à l'heure du repas, on les faisait asseoir avec la famille autour du plat de bouillie ou de pommes de terre. Dans la région où j'habitais, c'était le vendredi, jour des pauvres. Elles venaient avec un bissac où l'on mettait des morceaux de miche. Elles disaient une oraison qu'on écoutait debout. C'était leur remerciement, dont on les remerciait comme d'une bénédiction apportée à la maisonnée.

Ils vivent beaucoup par l'âme; l'âme avec ses mouvements transparait sur leurs visages. Ils s'attachent; on s'attache à eux comme aux créatures simples, profondes,

qui ne s'expriment guère et sentent plus qu'elles ne pensent. J'écris ces lignes d'une maison de New-York où l'on me parle avec élan de la vieille servante irlandaise qui a donné son cœur aux enfants de la famille, et que l'on entend, le soir, chanter dans son sous-sol. Avec quelle promptitude je l'ai vue répondre au sourire par un sourire, au geste de l'amitié par une caresse de la voix!

Ils ont gardé l'instinct féodal; ils ont besoin de protection. L'individu, chez eux, ne s'est point posé à part pour s'affirmer, s'efforcer, prétendre. Dans le milieu natal, chacun a toujours vécu mêlé à ses frères, trouvant là tout ce qu'il pouvait aimer et comprendre, ne connaissant que la religion et les histoires venues des ancêtres, les fêtes et les travaux du clan, — ceux-ci bien durs, monotones, mais accoutumés, héréditaires, et qui n'exigent point l'effort de la pensée raisonnante et de la volonté.

Il y a de l'enfant chez eux. De l'enfant, ils ont les fantaisies, les élans, la confiance, la crédulité, le besoin de merveilleux. De là le demi-dédain pour ces races de l'Anglo-Saxon actif et disciplinaire, tout orienté vers les fins pratiques. Cela, quand il juge de façon générale, quand il compare ses constructions politiques, les conquêtes et le niveau de sa civilisation matérielle, son effort élané vers l'avenir à la pauvreté, aux stagnations des familles celtiques de l'Angleterre, à leur rêve et leur stérile regret du passé. Mais quand il s'agit des individus, il reconnaît le charme étrange de la race imaginative, sensible — féminine, dit un Kipling comme un Renan — qui, moins que la sienne, appartient à la terre et obéit à ses attractions. Aussi bien, c'est une idée courante, de

l'autre côté de la Manche, que le meilleur de la poésie anglaise est d'origine celtique.

Chez les Bretons d'Armorique et de Cambrie, comme chez leurs cousins, les Gaels d'Irlande, l'âme tient donc beaucoup de place. C'est peut-être pour cela que dans le monde autour d'eux, ils ont toujours perçu de l'âme. L'aptitude à pressentir de l'invisible derrière les choses visibles, la tendance à chercher des intentions et des signes dans la nature, c'est un trait qui, de tout temps, a passé pour le plus marqué de leur caractère. Lorsque Shakespeare imagine un Gallois, il en fait un voyant. Race de magiciens, devins, communiquant avec les morts, avec un monde qui n'est pas le sensible, croyaient les autres peuples, au moyen âge. Déjà, des géographes, des historiens de l'antiquité attribuaient aux *Britanni*, aux « Cimmériens », de mystérieux pouvoirs. Dans l'île de Sein, généralement perdue dans les brumes, et qu'entoure un peuple formidable d'écueils, habitait, disaient-ils, un ordre de prêtresses évocatrices des ombres et prophétesses de l'avenir. Ces sibylles ont disparu, mais le Raz-de-Sein passe toujours pour un enfer, un *Ifern*, où, sur le tourment de la mer, l'anxieuse clameur des mouettes se confond aux gémissements des âmes.

Cette faculté mythique, ce goût du surnaturel se sont toujours traduits dans les littératures et le folklore de la race. Nous les retrouvons dans les épopées irlandaises, dans les triades galloises, dans les Mabinogions, comme dans les romans de la Table ronde, dans les histoires d'amour et d'enchantements qui donnèrent ses plus beaux thèmes à la littérature médiévale, — comme dans ces légendes qu'Anatole Le Braz recueillait, il y a quelque

vingt-cinq ans, chez les marins et les paysans du Trégor, de la Cornouaille et du Léon, et dont Georges Dottin signalait les analogues vivants en Galles et en Irlande.

Mais, encore une fois, gardons-nous de prendre à la lettre ce mot de *race*. Quand on voit ce que deviennent les Irlandais aux Etats-Unis, ce que, si vite, ils y déploient d'activité pratique, la part qu'ils prennent aux affaires du pays, leurs succès, leurs conquêtes (les voici maîtres de Boston, si longtemps la forteresse du puritanisme anglo-saxon), on peut douter que les traits que nous venons d'indiquer soient vraiment de ceux qui se transmettent avec le sang. Plus probablement, répétons-le, ils tenaient à des conditions générales de vie, à des modes très simples de civilisation qui ont persisté plus longtemps qu'ailleurs en certaines régions écartées de l'Europe occidentale.

* * *

Lorsque les anciens Bretons s'établirent, aux temps mérovingiens, dans la péninsule armoricaine, le monde autour d'eux ne fut guère changé. Ils trouvaient là un climat et des paysages analogues à ceux dont ils venaient. Même souffle mouillé de la mer prochaine, même tiède effluve du Gulf-Stream, même terre granitique, mêmes levées de sombre lande, ondulant sous un ciel couvert ou doucement azuré, mêmes ravins rocheux, mêmes rivières marines, bras de mer et profondes échancrures de golfes, divisant le pays de la côte, — celui qu'ils colonisèrent d'abord, et qui est resté le plus peuplé. Souvent les anciens clans subsistèrent; par exemple le Léon fut probablement peuplé par des Gallois: on y trouve, comme dans la

vieille Cambrie, des noms de famille précédés du préfixe *ab* (pour *mab* : équivalent kymrique du gaélique *mac*, qui veut dire fils). On sait que les populations de la côte nord, de Morlaix à Saint-Malo, venaient de la Domnonée d'outre-mer, que les *Cornovii* donnèrent leur nom au pays qui devint ainsi notre Cornouaille. Sans doute aussi, de nouveaux groupes se formèrent, des sortes de clans, chacun derrière ses douves et barrières naturelles, vivant de sa vie propre, sans déborder sur les autres, sans s'y mêler par des mariages, développant ainsi peu à peu ce commencement de type que l'étranger finit par reconnaître, s'il a un peu vécu dans ces divers cantons de Basse-Bretagne dont les coutumes et les costumes ont gardé jusqu'à nos jours des caractères distincts.

Les quelques lignes que Renan a consacrées, dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, à ses ancêtres paternels, nous donnent, je crois, l'idée la plus vraie de ce que fut, au cours des siècles, l'existence de ces générations de paysans et de pêcheurs fixées depuis la migration aux mêmes points de la péninsule. Ces « vieux pères », dont l'âme si longtemps obscure est arrivée par lui « à la conscience et à la voix », ils n'ont probablement rien su du monde extérieur, par delà les quelques lieues carrées de terre qui séparent les estuaires du Trieux et du Guindy. Aux replis de ces fiords, ils ont vécu plus de mille ans, ne quittant leurs gîtes et leurs champs que pour s'élancer, comme les courlis des vasières voisines, à la pêche, hors des passes et des lignes de brisants. Dans cette région du littoral, éloignée encore aujourd'hui des grandes routes, la vie humaine est demeurée

ce qu'elle avait toujours été, réglée par le rythme quotidien des marées, et les alternances des saisons qui ramènent les semis, les labours et les moissons. A présent que les étrangers pénètrent partout, ces lieux, de plus en plus réduits, sont les derniers de la Bretagne qui restent un peu secrets. Quand on les découvre, on voit, çà et là, au-dessus des limons où gît, à marée basse, un canot gondronneux, une masure, quelques pommiers, deux ou trois carrés de blé et de pommes de terre, entourés de murets de pierres sèches, sous un talus de fougères et d'ajoncs, ou quelque lierreux granit. Des moutons entravés, une vache broutent l'herbe à l'orée d'un chemin creux, ou bien le pré salé qui finit au-dessus des goémons et du vert brillant de l'herbier.

Si l'on explore un peu le voisinage, on finit toujours par trouver sur une lande ou près de la grève, appuyée à un rocher, quelque minuscule chapelle dont le toit bosselé baisse presque jusqu'à terre. Elle est généralement très vieille, et pourtant, avant elle, il y en a eu d'autres, à la même place, car le Saint qu'on y vénère est un Saint local, au nom breton, qui ne figure pas sur le calendrier romain, et dont la légende raconte presque toujours qu'il naquit dans l'île de Bretagne ou en Irlande, qu'il a passé la mer sur un rocher où il était en oraison, et qui s'est mis à flotter. Plus simplement, sans doute, son culte fut apporté par les immigrants d'autrefois, avec son image, protectrice d'un petit clan.

En général, à côté de la chapelle, il y a une source, sous une croix ou une *pieta* de pierre toute rongée par la pluie et les vents séculaires. C'est un *doué*, un mot qui s'apparente au radical indo-européen que nous re-

trouvons dans le mot *divin*. Sans doute, avant les temps chrétiens, les sources étaient divines; celles qu'on voit près des vieux sanctuaires le sont demeurées; elles ont une vertu miraculeuse. Au Pardon du petit Saint rustique, on voit de vieilles femmes du pays s'agenouiller sur la margelle, en boire l'eau, en verser des gouttes dans leurs manches, en passer des bols au peuple dévot qui se presse à l'entour. Évidente survivance du vieux naturalisme païen. La chapelle est bretonne, le Saint est kymrique, et nous parle de ces siècles où le Christianisme apporté dans la grande île par les missionnaires gallo-romains, s'entretenait sans communiquer avec Rome. Et le culte de la source nous évoque les temps les plus lointains de la Gaule. Que la chapelle ait été posée en un lieu sacré déjà depuis des âges, c'est un signe du mariage des Celtes venus d'outre-mer avec les peuples indigènes.

Les Bretons se sont vite répandus dans toute la presqu'île. Du Couesnou à l'embouchure de la Vilaine, ils ont porté leur civilisation et leur langue, dont les Normands, au X^e siècle, ramenèrent à une vingtaine de lieues plus à l'ouest la frontière. Ils ont eu des chefs, des rois, comtes et ducs de leur race, qui firent la guerre aux Francs. Sous des princes d'origine française, au XIV^e et au XV^e siècle, ils ont pris part, d'un côté et de l'autre, aux luttes de l'Angleterre et de la France. Ils sont devenus Français. Ils ont eu, à Rennes, leurs « États », qui luttèrent pour le maintien des privilèges reconnus, au moment de la réunion, à la province. Ils ont servi nos rois. La Révolution est venue jusqu'à eux. Ils ont marché dans les armées de Napoléon. A travers ces vicissi-

tudes, la Bretagne a toujours gardé son caractère à part, et, dans la région où l'idiome celtique a persisté, quelque chose de sa civilisation originelle. On le comprend si l'on songe que sur les quatorze cents ans de son histoire, il ne s'en est écoulé que quatre cents depuis qu'elle appartient vraiment à la France, et que c'est seulement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quand le chemin de fer et le télégraphe ont partout multiplié les communications, que les influences étrangères et modernes ont commencé de pénétrer dans les profondeurs de son peuple. Car c'est là, chez les simples gens des campagnes et de la côte, que des mœurs et des croyances, plus généralement des façons de sentir et de penser proprement bretonnes ont duré, en même temps que le langage. Dans les villes principales, l'élément celtique n'a guère survécu à l'invasion normande. Les petits chefs de clans se sont fondus dans la simple population rurale; les grands se sont alliés à des familles de France. Le clergé n'a jamais enseigné que le français et le latin, et le breton est apparu bientôt comme un parler rustique; on l'a pris pour un patois. Il n'y a pas eu de littérature nationale comme en Galles et en Irlande; les celtisants ne disposent, pour étudier l'histoire de la langue, que d'un très petit nombre de textes: quelques mystères, quelques glossaires. A part des actes de Saints, des cartulaires latins où des noms propres nous renseignent un peu sur le vieux-breton, rien ne remonte au delà du XVI^e siècle. De nos jours, les écrivains régionalistes doivent emprunter à ces rares documents, et puiser leur vocabulaire dans différents dialectes locaux pour créer artificiellement une langue littéraire.

La civilisation bretonne a donc été, depuis très longtemps, toute rurale. Elle consiste en un ensemble de croyances et de coutumes d'espèce ancienne, associées à un outillage de vie, à des formes d'art et d'industrie de type médiéval, et qui n'ont rien de proprement celtique. Mais le petit peuple où elle s'est conservée présente certains traits d'âme et de caractère — soumission à l'habitude, secrète sensibilité, profond instinct moral, disposition au rêve, tendance à voir partout des magies dans la nature, — qui rappellent bien ce que les littératures galloise, irlandaise laissent entrevoir des anciens Celtes insulaires.

Les influences de changement viennent toujours des villes. Il faut beaucoup de temps pour qu'elles atteignent jusqu'aux villages. Dans la Gaule romaine, les habitants des campagnes furent les plus lents à quitter les croyances indigènes pour le christianisme; — d'où le second sens qu'a pris le mot *paganus* qui, primitivement, désignait les paysans, et qui s'est appliqué aux derniers fidèles des vieux cultes pré-chrétiens. Dans la presqu'île armoricaine, le retard fut toujours très grand, et, quand les mouvements du dehors y arrivaient enfin, l'empire sur les Bretons de l'habitude et de la coutume ne les laissait guère se propager. Presque toutes les singularités de ces populations viennent de là, — et d'abord ce qui a duré chez elles de vieux paganisme à côté de la religion chrétienne. Leurs idées sur la vie terrestre des âmes (*anaou*), leur foi aux pouvoirs d'êtres mystérieux et d'objets enchantés, aux sorcelleries qui modifient pour notre bonheur ou

notre malheur le cours accoutumé des choses, à des signes et pressignes donnés à l'homme par la nature, tout cela qui fait le fond des légendes bretonnes, du fantastique folklore qui s'entretenait, aux veillées d'hiver, dans les fermes, qu'est-ce d'autre que la vieille conception animiste du monde? On la retrouve chez tous les peuples primitifs.

De même les arts, les industries rustiques de la Bretagne sont restés, jusqu'à notre temps, d'un autre âge. On voit encore, à l'hospice de Tréguier, de vieilles femmes tourner leur rouet; et, sur les routes du Finistère, il n'est pas rare de rencontrer une aïeule dévidant son fuseau. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, la plupart des communes de la Bretagne se suffisaient économiquement, c'est-à-dire que la plupart des antiques industries nécessaires à la vie des hommes y étaient toujours pratiquées, et que presque rien n'y venait du dehors. Avec des instruments et des procédés qui furent ceux de tous les temps jusqu'au nôtre, on y filait le chanvre, le lin et la laine du pays; on y tissait la toile et le drap, on y tournait et cuisait les poteries, on y façonnait les sabots; le tailleur, le brodeur du village ou du bourg voisin cousaient et décoraient les habits. Le menuisier, avec le souci de beauté qui fut instinctif à tous les hommes avant l'époque des machines, couvrait de motifs traditionnels ses armoires, huchiers, et coffres à grains. On a réuni, au musée de Quimper, des représentations figurées de tous ces métiers, avec personnages en cheveux longs, vestes, soubrevestes et *bragou-braz* d'il y a quatre-vingts ans, maniant des outils de type immémorial, des tours, des métiers à tisser comme on en voit chez les Berbères.

Alentour, on a reproduit l'intérieur du logis breton, celui d'hier et d'il y a trois cents ans. Au-dessus du rang de coffres, s'allonge le rang des lits clos, — ceux-ci parés de clous de cuivre ou de colonnettes, et parfois portant, inscrite au couteau, une date du XVIII^e siècle. En face, l'armoire aux panneaux Louis XV ou Louis XVI déploie son décor d'oiseaux, de cavaliers et de rayonnants ostensoirs. Le vaisselier chargé de noires écuelles est à côté, séparé du pressoir à lin par la haute horloge, dont le balancier a scandé pour des générations la fuite de leurs années. Tous ces puissants meubles, au ton de châtaigne ou de vieux chêne, règnent à la même hauteur et forment muraille, quelques-uns disposés en épine, divisant la longue chambre en deux ou trois compartiments. Point de fenêtres sujettes à l'impôt, mais dans un de ces recoins, une lucarne éclaire la table de famille, sur laquelle pend, du plafond, le petit plateau sculpté où s'accrochent les cuillers de bois (on n'usait pas de fourchettes). Tout au fond, s'ouvre la hotte de la cheminée, vaste et veloutée de suie; et, dans un coin de l'âtre, le fauteuil du *fad-coz*, du grand-père, — simple billot de hêtre grossièrement évidé à la hache et à la gouge — met sa présence vénérable. Point de chaises; à part un banc de bois ciselé derrière la table, il n'y avait, comme au moyen âge, que les coffres pour s'asseoir. Çà et là, un rameau de buis dans la coulisse ajourée d'un haut lit, un petit bénitier rouge et bleu près de la porte, une sainte Vierge dans sa niche, au milieu du vaisselier, et, en haut d'une armoire, un pauvre Christ en croix taillé dans du bois, peinturluré de rouge et de blanc parmi les instruments de la Passion, attestent encore ce qu'était la part de la vieille foi chrétienne dans la vie

de ces petites fermes. Règne-t-elle encore dans toutes aujourd'hui? Souvent, le soir, j'assistais autrefois aux prières d'une famille agenouillée au pied des lits clos. Nombreuses litanies, oraisons bretonnes et latines, à n'en plus finir, pour les défunts. Au dehors, quand j'approchais, j'entendais un sourd, émouvant murmure s'épancher sous les étoiles de ce petit gîte humain...

La Bretagne fut un monde fermé, très simple, où tout se présentait à une échelle plus brève que la nôtre, mais ce fut un monde complet. La société y avait son ordre, sa diversité, ses degrés. Que de conditions, que de types et d'états distincts, depuis la misère résignée des gueux et stropiats qui, les jours de Pardon, font la haie avec leurs chiens aux portes des chapelles, en murmurant leurs patenôtres, jusqu'à la richesse du *pen-ty*, du chef de famille, possesseur de sa terre, dont les filles, les belles *penheres*, — coiffe de dentelle, fraise cambrée et tuyautée, collier d'or sur le velours noir du corselet — annoncent les milliers de livres de leur dot au nombre de leurs jupes étagées; — depuis la pitié de l'innocent qui ne sait que paître des moutons, jusqu'à la jeune dignité du *hiocarek* qui apprend le latin au collège ecclésiastique de Vannes, de Pont-Croix ou de Lesneven, jusqu'à l'omniscience du recteur qui déjoue les tours du Malin, et dont la parole ouvre les portes du Paradis; — depuis les durs travaux des champs et de la mer jusqu'au plaisir des veillées et des Pardons, jusqu'à l'allégresse des noces et baptêmes, avec leurs gavottes et dérobées; — depuis le souci périodique du fermage à payer, de la vente et de l'achat des bestiaux dans les foires, jusqu'au rêve religieux où s'évo-

quent, aux moments solennels de l'existence, les antiques images de l'au delà chrétien : les morts qui ressuscitent, le Christ qui juge, la Vierge pitoyable, les bons saints dorés qui intercèdent, toutes les rayonnantes figures auxquelles la chrétienté a si longtemps suspendu l'explication du monde!

Et cette civilisation ingénue fut complète aussi pour s'être épanouie en multiple floraison d'art. Je disais tout à l'heure que les Bretons n'ont pas eu, comme leurs cousins d'Irlande et du pays de Galles, de littérature nationale. J'entendais qu'ils ne se sont pas exprimés par des textes écrits qui comptent, par des monuments proprement littéraires. Mais faut-il rappeler ce que fut chez eux l'abondance de la poésie chantée et oralement transmise? — pathétiques *gwerz*, animées de dialogues où se marquent les temps d'un drame; *sônes* rieuses ou bien émues de tendre sentiment; théâtre imité des anciens mystères, et dont les farces, les tragédies, œuvres de prêtres et d'artisans des deux siècles derniers, se sont jouées dans des granges. Et tous ces contes populaires, tous ces fabuleux récits transmis par les grands-pères, où l'imagination se joue dans le mythe aussi librement qu'aux premiers temps de nos races.

La Bretagne a eu aussi sa musique, et qui n'est pas tout à fait morte encore. On ne l'entend presque plus depuis la grande guerre qui a laissé le monde si changé. Pourtant, combien de femmes en gardent encore les chants endormis dans leur mémoire, et qu'il serait si facile de réveiller! Musique étrange, d'espèce unique aujourd'hui en Europe. Il faut aller en Andalousie, en Russie pour en trouver d'un caractère aussi original. De tous

les arts bretons, je n'en sais pas où se survive un passé plus lointain. Elle est construite sur des gammes différentes des nôtres, et où l'on a retrouvé la plupart des anciens modes grecs. Sans doute, comme le plain-chant, dont elle a souvent les tonalités, elle remonte au temps où les traditions de Rome, et, par-delà, de Byzance et de la Grèce, influençaient encore les arts d'Occident. Je l'imagine contemporaine de ces graves colonnes du XII^e siècle, de ces chapiteaux à palmettes, de type oriental, qui se serrent autour du chœur étroit dans l'église de Loctudy. Il n'est rien en Bretagne qui ait plus de magie pour nous emporter loin de nos réalités présentes, non pas, comme on l'a cru, dans un monde proprement celtique, mais dans un monde antique, dans le passé souterrain qui dort, comme l'ombre d'une crypte romane, sous les apports accumulés de dix siècles. Ces musiques-là, que j'entendais autrefois chanter, avant l'heure de la prière, dans une petite ferme du Léon où je passais presque toutes mes soirées, c'est assez, à l'autre bout de la vie, de se les répéter tout bas pour sentir renaître en soi tout l'essentiel de la Bretagne.

Cette fidélité à des formes ailleurs depuis longtemps périmées a fait aussi le caractère à part de la sculpture et de l'architecture armoricaines. Ces rudes croix de granit, qu'on rencontre solitaires, à tous les carrefours de la campagne, la plupart toutes basses, demi enterrées, sortant obliquement d'un talus d'ajoncs, elles portent, le plus souvent, une figure de Christ si fruste, si effacée par les vents et les pluies, si naïve avec ses jambes trop courtes, ses vagues yeux triangulaires, qu'on les prendrait pour des vestiges des temps barbares. Et puis on

s'étonne d'y déchiffrer une date du XVIII^e siècle, presque fondue au grain rugueux du granit. En Bretagne, comme dans les pays d'Orient, l'horloge des siècles semble s'être longuement arrêtée. On y trouve à l'état vivant des types d'industrie et de décor qui, ailleurs, ne sont plus que des restes morts du passé. Le style des œuvres n'y signifie pas les mêmes dates que dans le reste de la France. Par exemple, sur le fruitier doré et le chêne épais de certains meubles de Cornouaille et du Léon, non seulement des motifs du XVIII^e siècle, mais des souvenirs du décor ogival ont persisté jusque vers 1850. Le costume des *bragou-braz*, que cinq ou six vieillards peut-être portent encore, se retrouve sur les médaillons de la chaire de Saint-Ronan, qui est des premiers temps de Louis XIV. De même, les jupes sonnettes, les béguins brodés des enfants, comme les hennins, les corselets lacés par devant, les tabliers à bavettes et les robes à plis lourds des femmes, ne sont que des variantes locales de types qui régnaient autrefois dans toutes les campagnes d'Europe. En architecture, on faisait encore du roman quand le gothique régnait chez nous; du gothique lorsque la Renaissance, ailleurs, était achevée. Il en est de l'évolution des styles, dans les cantons de Bretagne, comme de ces mouvements de la marée qui retardent au long de la côte suivant ce qu'est la distance de la terre : à trois milles au large, ils n'ont pas encore changé leur direction quand, plus près, le courant déjà s'est renversé.

En toute civilisation, les arts furent d'abord inspirés par la religion, et de là, généralement, le puissant et sérieux caractère des œuvres archaïques. On le voit en

Bretagne où les époques anciennes se sont prolongées. Les *gwercz* les plus belles y rappellent les chants liturgiques. Les broderies des *chupens*, le décor des meubles paysans, de stylisation souvent si grande et si simple, y présentent les signes chrétiens. La marque de l'art se confond à celle de la religion. Et, à part les châteaux, manoirs, où vécut une noblesse francisée, et qui n'ont de breton que leurs humides pierres, leurs mousses, la tiède ombre verte où s'entretient parmi des foisons d'hortensias bleus, une atmosphère d'autrefois, il n'est dans ce pays d'architecture véritable que d'églises, chapelles, calvaires, ossuaires. Petits ossuaires demi enfouis au pied des églises, obscures cuves où, derrière des meneaux ou des colonnettes, finissent de retourner à la poussière les générations d'une paroisse. Admirables vieux calvaires, ceux de Guimiliau, de Saint-Thégonnec, de Plougastel, de Tronoën, qui répètent aux Bretons d'aujourd'hui ce que rêvaient les ancêtres du XVI^e siècle, en figures de leur temps, des scènes de la Passion. Humbles chapelles, perdues au fond des campagnes, abandonnées, oubliées dirait-on, — mais fidèlement, chaque année, sous la voûte qui semble la coque retournée d'une vieille chaloupe, quelques paroisses s'y rassemblent. Le Saint, au nom celtique, sort de l'ombre où il a dormi trois cent soixante-quatre jours parmi les toiles d'araignée, et derrière lui, qui fait, cette après-midi-là, le tour de son rustique domaine, derrière la procession des bannières haut tenues contre le vent par les grands gars, derrière les statues, châsses, reliquaires cérémonieusement portés par des femmes en coiffes de dentelles, en robes fleuries d'argent, un meûn peuple, dans l'habit du clan, chemine au chant des cantiques.

Et les églises!... Elles sont les principales présences du paysage breton. Les fermes sont isolées, le plus souvent blotties au creux des ravins; la plupart des maisons n'ont point d'étages; les grands dos de terrains ne laissent voir d'humain qu'une religieuse flèche, pointant, çà et là, par-dessus le bouquet d'arbres qui lui tient toujours compagnie.

En Cornouaille, quand on approche, on la découvre toute argentée de vieux lichen, ses arêtes dentelées d'épines que le temps a presque fondues. Un petit campanile ajouré la porte. Le coq rouillé, à sa pointe, dépasse à peine la cime des arbres voisins, et pourtant comme elle jaillit! La nef, le transept, dont les faîtes se croisent à la racine du clocher, sont couverts d'un schiste grossier, toitures de grange dirait-on, si basses, que du dehors, du petit clos des morts alentour, on les toucherait de la main; mais, cette humilité du vaisseau où s'assemblent les hommes rend plus sensible l'élan du clocher vers Dieu. Et sous les simples pignons, de longs vitraux enferment leur pourpre opaque dans la broderie d'une ogive.

Rien de plus humain, de plus touchant que ces petites églises du Finistère sud. Elles sont à la mesure de ce monde; elles en ont l'aspect paysan en même temps que la spiritualité. La plupart sont très vieilles. Quand on passe le porche ourlé qui s'ouvre sur le côté, on croit descendre dans une cave. Autour d'elles, le clos plein d'herbes et de croix où sont venues finir les familles successives et toujours pareilles d'un *plou* breton, s'est exhaussé au cours des âges¹.

1. *Plou*, du latin *plébs* : commune, paroisse, bourg. Ce mot se retrouve en quantité de noms de lieux : *Plouaret*, *Ploumilliau*, *Plomodiern*, etc.

Mais, de tous les clochers de la péninsule, ceux du Léon, entre Landivisiau et la dernière côte au delà de Brest, sont les plus expressifs. Plus on avance dans l'ouest, et plus ils s'espacent, plus chacun apparaît solitaire. Le *Creisker*, qu'on voit à cinq lieues à la ronde, les dépasse tous. Ce sont des grises aiguilles, portées entre quatre gables sur une tige plus longue et plus fine encore. De loin, le vaisseau n'est pas visible. Derrière les fuyantes levées du pays couleur de lande et rayé de haies noires, ils se lèvent comme des mâts de navires dont la coque est masquée par la ligne des eaux. Entre Lesneven et Landerneau, j'en ai compté six qui montaient ainsi du cercle de l'horizon, et gardaient en silence le grave pays désert.

De la mer aussi, des abords de Roscoff jusqu'à l'entrée de l'Iroise, on en aperçoit toujours deux ou trois dans l'intérieur des terres. De loin, ils regardent, ils surveillent les infinis; ils servent d'amers aux marins dans ces dangereux parages. La côte est nue, brûlée par le vent de mer. Rien d'autre ne s'y révèle que la bordure noire des roches à son pied, et parfois, si l'on approche, un grand menhir, noir aussi, sous la mouvante vapeur qui monte de l'Océan.

* * *

Je revois ce paysage tel qu'il m'apparaissait d'un petit voilier, il y a quelque quarante ans. Comment dire le sentiment de mystère et de solennité qu'il me communiquait alors? Cette fauve terre où nul arbre ne peut pousser, cette dernière pointe avancée du vieux monde ne semblait pas habitée par les hommes. Ou, plutôt, on

eut dit qu'ils l'avaient abandonnée depuis longtemps, laissant devant les eaux éternelles ces flèches religieuses et cette pierre levée, témoignages muets de leur race disparue.

Telle était l'apparence et la première impression; et puis je songeais à ce qui se cache du pays breton derrière ce bord désertique. J'avais souvent couru ces campagnes, demi-sauvages encore en ce temps-là, qui s'étendent des environs de Brest jusqu'aux sombres grèves de l'Atlantique, jusqu'aux pâles et vastes sables à l'entrée de la Manche. Ces lointains clochers avaient des noms que je savais : Ploudalmezeau, Landunvez, Landeda... Humbles bourgs ou villages, connus seulement des paysans qui, des environs de Saint-Ronan, de Lesneven, de Lannilis, en venaient parfois visiter les foires et les Pardons. Les petits chemins de fer économiques ne coupaient pas encore de leurs rails cette région du Finistère; on ne connaissait même pas les bicyclettes; on n'imaginait pas les automobiles. Pour atteindre de Brest jusqu'au Conquet, Porspoder ou Plouguerneau, il fallait prendre à cinq heures du matin, à Recouvrance, ou bien devant l'auberge du Cheval Blanc, sur l'herbeux pavé de la vieille rue d'Algésiras, une pauvre patache, un jaune coucou qui devait remonter aux dernières années de Louis-Philippe, et, cahin-caha, grim pant d'interminables côtes, mettait huit heures, avec de longs arrêts, à faire le voyage. Passés les tristes faubourgs de Saint-Pierre, Kerinou ou de Lambezellec, on entra it dans un autre monde, on peut dire dans un autre temps. Brest, ses remparts, son arsenal, la rade peuplée de vaisseaux de guerre, tout cela c'était la France, la France d'aujourd'hui. Tout d'un coup,

il n'y avait plus que la Bretagne immémoriale. Peu à peu, les fermes s'espaçaient. Après Milizac, après Saint-Renan, ou bien du côté du Minou, suivant le point de la côte où l'on allait, les arbres, de plus en plus maigres, penchés comme si le vent les torturait toujours, se changeaient en buissons dont la noirceur hérissée prenait je ne sais quel sens émouvant. Les grands dos de pays fuyaient l'un derrière l'autre, une succession sans fin de plateaux bombés où l'on sent le mouvement de la pierre prochaine sous le monotone tapis de lande. A tout moment, les lointains fondaient dans des voiles flottants, des franges d'un gris trouble dont le pied traînait sur l'horizon noir, et qu'on savait être de la pluie. Par ces changements de l'aspect des choses, tantôt réelles et tantôt fantômes et soudain reculées, la campagne s'animait d'une vie mystérieuse. A quatre lieues de Brest, les petits carrés de terre cultivée devenaient rares. Partout l'ajonc, le genêt régnaient : longues nappes houleuses, que le vent remue entre des creux profonds, végétation primitive de cette terre, d'un vert obscur, comme l'Océan voisin quand le ciel se charge. Cette fin du continent n'était pas encore défrichée.

Et pourtant les signes bretons reparaissaient parfois sur le paysage. Une croix solitaire, mangée de lichens, dont personne n'aurait pu dire l'âge; ou bien l'orée d'un chemin vert qui ne semblait mener nulle part; de loin en loin, un doué abandonné dans un ravin, un petit oratoire tapi dans un creux... Parfois même on traversait quelque hameau, bien inattendu sur ces routes désertes de la grande côte. Je me rappelle des noms : Plouzané, Coatmeal, et ce Saint-Pabu, sur le chemin de Lannilis,

où quelque pieux anachorète venu de Grande-Bretagne, comme ceux dont Albert le Grand nous a transmis la naïve légende, eut sans doute son ermitage.

Que tout cela était loin, perdu dans ce dernier fond du Finistère que la mer prochaine enveloppe de trois côtés! Revenu au mouvement de la grande ville, à tout l'actuel et l'immédiat de notre civilisation, je rêvais de ces lieux, des Bretons ignorés qui vivaient là leur vie ancienne, autour d'une petite église, ne parlant que leur breton, tenant tout leur être de leur passé breton, ne communiquant pas plus avec notre monde que n'avaient fait leurs lointains ancêtres.

Aujourd'hui, il n'y a plus guère de tels refuges pour le rêve. L'automobile a pénétré jusque dans les chemins verts de Basse-Bretagne, dont le silence n'était dérangé que par le vent dans les fougères. En été, les grands cars chargés d'étrangers courent au-dessus de ces grèves où l'on ne voyait jadis que des brûleurs de goémons. Des rangs de villas « bains de mer » enveloppent et prolongent au loin les vieux et rares villages indigènes. L'auberge où dételait jadis la diligence de Brest s'est muée en hôtel de baigneurs. Les granits même, qu'on croyait éternels, sont attaqués. On débite en pavés les grands récifs de la côte, les noirs îlots qui faisaient la solennité de cette face de la France devant la grande eau planétaire. L'entrée de l'Aber-Ildut n'est plus qu'une longue carrière; les amoncellements de moellons et de pierre éclatée y vont jusqu'à ce fond de l'estuaire où la charmante chapelle du Saint lève sa pointe dentelée sous des rideaux de feuillage.

Que de beautés de la Bretagne sont ainsi atteintes! Sur les falaises de Perros, au-dessus de la ville de plaisance, des hôtels, du casino qui enveloppent la plage de Trestraou, les nappes de bruyères ont fait place à un pêle-mêle de chantiers, garages, villas, magasins, orientés dans tous les sens parmi des terrains vagues. A Ploumanac'h, les formidables jonchées de roches ont été attaquées à la dynamite; la procession de la Clarté se déroule parmi des fils de fer. Dans les petites villes de ces cantons, à Lannion, à Tréguier, il n'y a plus que les vieilles femmes à garder la sévère tenue traditionnelle. Leurs filles en cheveux, robes courtes, souliers hauts, bas de soie trop luisants, ou bien espadrilles et sarraux utilitaires de lustrine noire, semblent sortir, les unes, d'un *dancing*, les autres, d'une usine ou d'une prison. Du côté de Brest, on achève de construire l'immense pont suspendu qui va relier Plougastel à la grande ville, changer en faubourg ouvrier la vieille bourgade où, le Dimanche, autour du merveilleux Calvaire, on voit encore, — mais c'est vraiment la fin, — des femmes en hennins de toile raide, et des fillettes parées, enluminées comme des poupées paysannes de l'ancien temps. Cependant, pour empierrer la route qui va au nouveau pont, on a fait sauter la plus belle de ces aiguilles de granit qui couronnent cette côte charmante et romantique au-dessus de la rade. Et par en bas, de l'autre côté de l'Elorn, la poudrerie de Saint-Nicolas, avec son hectare de toits rouges, désaccorde un paysage autrefois parfait comme ceux que les primitifs donnaient pour fond à leurs tableaux religieux : un long ruban de rivière qui va s'aminçant dans un val harmonieux de bois et de campagnes,

sous des crêtes de rochers, et tout au loin, dans cette solitude, la pointe ouvragée d'un petit sanctuaire qui nous évoque les temps des Saints de la Bretagne.

Des forces inéluctables sont à l'œuvre par le monde, dans l'Orient le plus lointain comme dans nos provinces, détruisant partout, avec les antiques croyances, des formes de vie, d'art et de société spontanément apparues et développées chez les peuples, en des âges où chacun, ignorant les autres, suivait son destin séparé. De plus en plus vite, les mille couleurs naïves qui diversifiaient les floraisons humaines s'effacent sous l'uniformité grise de la civilisation rationaliste et utilitaire, en même temps que par un autre effet de ses conquêtes, se dégrade le visage même de la nature.

De cette monotonie et de cette laideur envahissantes, nous avons tous le sentiment, et c'est là ce qui pousse aujourd'hui tant d'écrivains et d'artistes à s'en aller étudier et fixer des beautés qui dureraient depuis des millénaires et sont en train de disparaître pour toujours.

En Bretagne, le phénomène est aussi simple que fatal. Le caractère unique de ce pays tenait à son isolement. Du moment que sa clôture se brise, le monde environnant y pénètre de toutes parts, et l'antique essence s'évanouit.

Il était bon de réunir des images qui nous gardent la figure inaltérée de la Bretagne.

André CHEVRILLON.



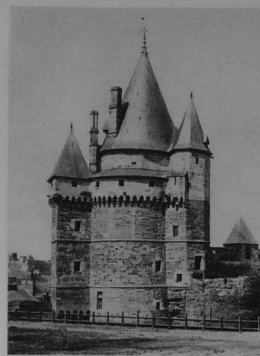
VITRÉ. — Le Château. — Porte d'entrée flanquée de deux tours rondes. Arc ogival à consoles historiées surmontant le pont levés. Chemin de ronde à mâchicoulis gothiques et toitures coniques. A gauche, tour carrée plus réduite au sommet qu'à la base. L'ensemble est appelé *Le Châtelet*.



VITRÉ. — LE CHATEAU. — Architecture militaire du moyen âge, x^e s. Reconstitué aux xiv^e et xv^e ss. et restauré de nos jours. Les Laval, les La Trémouille le possédèrent; plus tard, les Huguenots puis les Chouans s'y fortifièrent. Le *Châtelet* et la tour Saint-Laurent.



VITRÉ. — LE CHATEAU. — Cette forteresse soutint de nombreux sièges. Charles VIII s'en empara en 1488. M^{me} de Sévigné donne d'intéressants détails sur la tenue des Etats de Bretagne au château de Vitré. Plus de 200 des lettres de sa célèbre correspondance sont datées de Vitré.



VITRÉ. — LE CHATEAU. — Tour Saint-Laurent. Vue extérieure. Donjon à poteries, accès par l'intérieur.



VITRÉ. — LE CHATEAU. — La tour Saint-Laurent. Installation du musée à gauche; la tour de l'Argentier et la tour plombée.



VITRÉ. — LE CHATEAU. Vue intérieure du *Châtelet*.



VITRÉ. — LE CHATEAU. — Petit Bevédère dit: Tribune de La Trémouille. Style Renaissance. La devise: *Post lenebras, spero lacum, se lit très apparemment.*



VITRÉ. — LE CHÂTEAU. — Vue d'ensemble, prise de la route de Rennes. Magnifique impression de la puissance féodale. On suit parfaitement le chemin de ronde à mâchicoulis. Une des courtines est tapissée de lierre.



VITRÉ. — LE CHÂTEAU. — Vue au nord, prise du Val.



VITRÉ. — LE CHÂTEAU. — La tour d'en bas et le château.



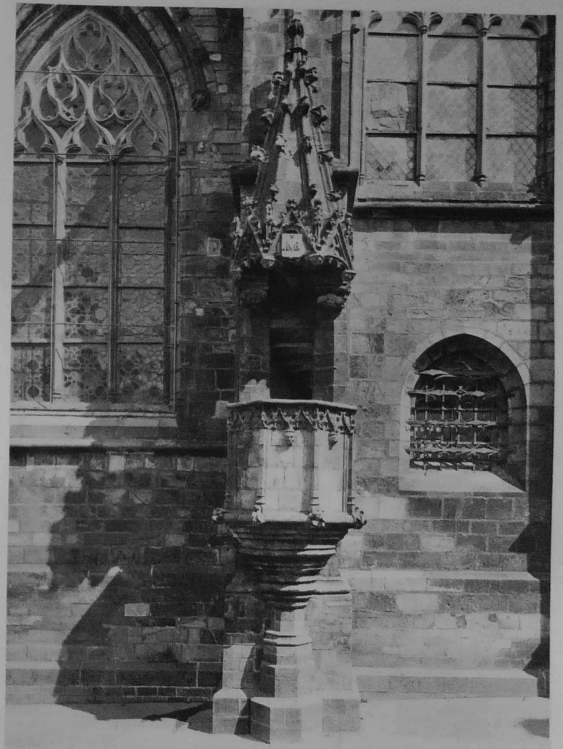
VITRÉ. — Anciennes maisons de la rue de Paris, xvi^e s.



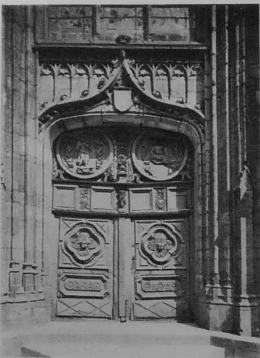
VITRÉ. — Église Notre-Dame. — Façade méridionale. Perte ogivale flamboyante; panneaux Renaissance. Chaire à prêcher extérieure gothique. Pignons triangulaires à crochets. Statuettes, gargouilles des xv^e et xvi^e ss.



VITRÉ. — Église Notre-Dame. — Intérieur. Style ogival flamboyant. Contient la tombe de Marie de Retz, 1487, fille de Gilles de Laval. À droite, splendide vitrail de la Renaissance.



VITRÉ. — Église Notre-Dame. — Chaire à prêcher. Ornaments fins, style gothique: crochets, grotesques, etc., pilier octogonal mouluré; à gauche, fenêtre flamboyante; à droite, tour, et ferronnerie même style.



VITRÉ. — Église Notre-Dame. — Porte ogivale en bois, panneaux de la Renaissance.



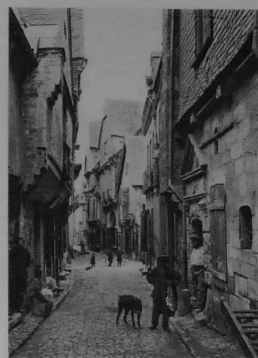
VITRÉ. — Église Notre-Dame. — Emaux de Li-mages. Fraction d'un ensemble de la vie du Christ. Œuvre probable de Nardon Pétaicaud.



VITRÉ. — Hôtel de la Renaissance, xvi^e s. Style Renaissance, fronton grec, chimères, écussons, angelets, grecques.



VITRÉ. — Hôtel de la Renaissance, xvi^e s., gar-gouilles.



VITRÉ. — Ancienne maison de la rue de la Beau-drainie.



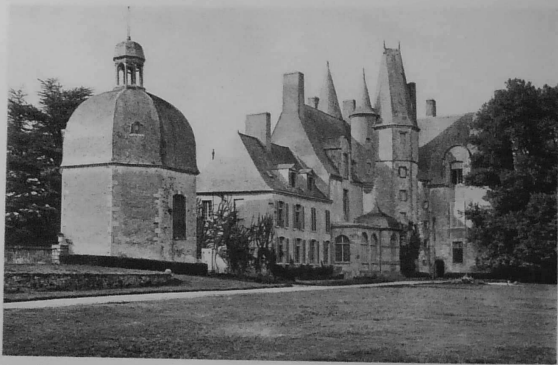
VITRÉ. — Clocher de l'ancienne église Saint-Mar-tin. Construction romane. Vestige de portail en plein cintre.



VITRÉ. — Maison du xv^e s. dite de Pierre Lan-dais, gouverneur du duché et favori du duc Fran-çois II. Pendu en 1485, à Nantes.



VITRÉ. — Anciennes maisons de la rue Poterie.



VITRE. — Le CHATEAU DES ROCHERS. — XIV^e s. Remanié au xv^e s. M^{me} de Séguigné qui l'habita, dit plaisamment dans une lettre du 18 sept. 1689, à M^{me} de Grignan, qu'il y avait sur la porte : « Sainte Liberté ou Fais ce que tu voudras ». Jardin de Lenôtre. Ce château est décrit par A. Hallays, dans *En flûte*. De Bretagne en Saintonge.



CHAMPEAUX. — ÉGLISE COLLÉGIALE. — Fondée en 1441 par R. d'Épinay. Tombes de Guy d'Épinay et de Claude, sa fille. Splendides verrières et stalles sculptées.



CHAMPEAUX. — ÉGLISE COLLÉGIALE. Mausolée de Guy III d'Épinay. Joyau de la Renaissance. Artistes inconnus.



RENNES. — HOTEL DE VILLE. — 1754. Par Gabriel. Contient une belle salle des concerts. Le dôme du beffroi est en plomb. Style Louis XIV. Au centre, groupe de Jean Boucher.



RENNES. — LA PLACE DU PALAIS. — Rennes est la ville natale de La Motte-Picquet, Paul Féval, La Chalotais, Lanjuinais, Marbeuf, etc.



RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Ancien Parlement de Bretagne. Commencé en 1618 sur les plans de Salomon de Brosse et terminé par Corméau et Laurent Magnier en 1654. Style toscan, Louis XIII. Façade de 48 mètres de largeur. Statues de *D'Argentré, La Chaulais, Tuallier* et *Gerbière*.



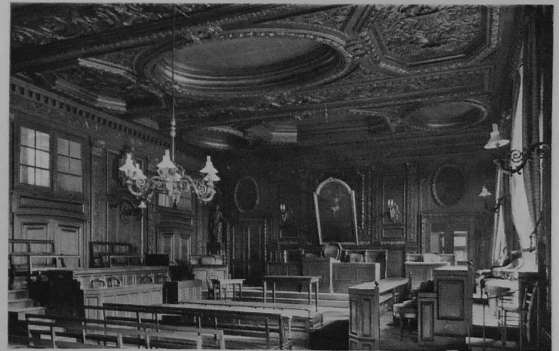
RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Salle des Pas-Perdus. Plafond de bois agrémenté d'ornements.



RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Galerie du rez-de-chaussée.



RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Colonnade sur la cour intérieure. Colonnes jumelées doriques.



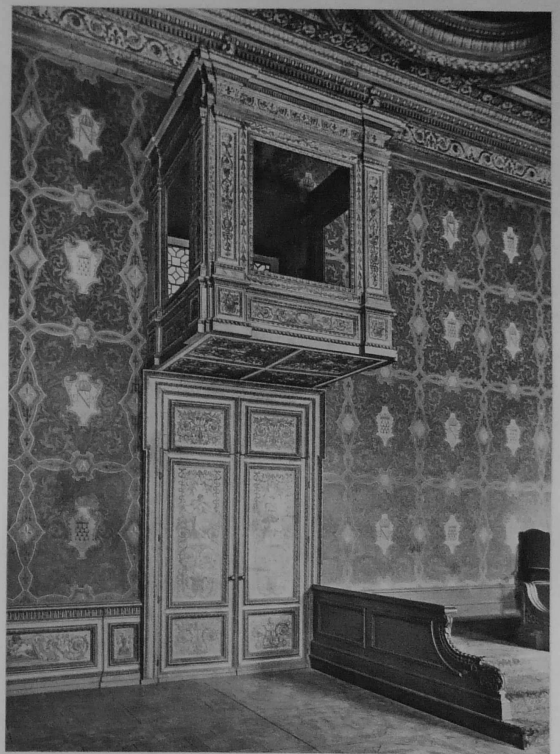
RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — La Salle des Assises. Sculptures sur bois; merveilleux travail de grand style, du xvii^e s.



RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — La première *Chambre civile*. Décorations de *Joussot*. Tapisserie des Gobelins (moderne). Sur la cheminée, les armes de France et de Bretagne réunies.



RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Salle de l'ancien Parlement de Bretagne. Plafond par *Coyvel*; boiseries durcies, portes et fenêtres par *Leveillé*. Gobelins: le combat des Trente, Du Guesclin, etc. Loges d'Anne de Bretagne et de M^{me} de Sévigné.



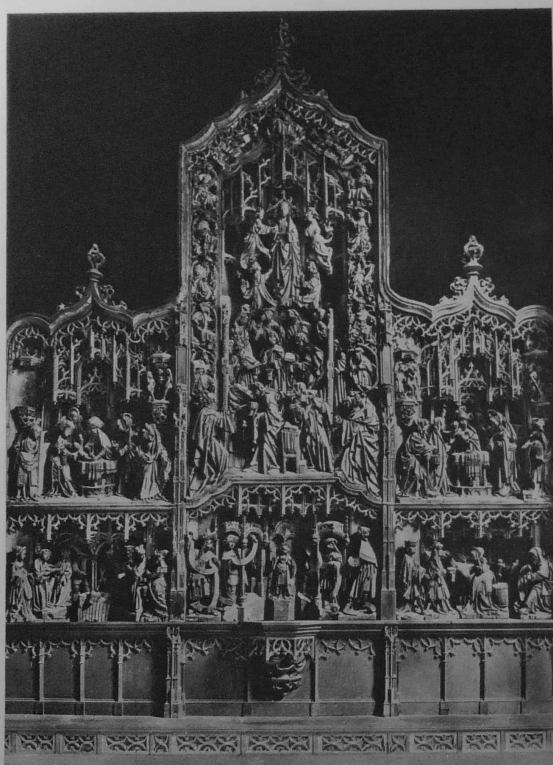
RENNES. — LE PALAIS DE JUSTICE. — Salle de l'ancien Parlement. Porte et Loggia. Décoration Louis XIII. Cartouches aux armes de Bretagne alternant avec le chiffre napoléonien. Dans le cadre des médaillons, fleurs de lis et abeilles.



RENNES. — CATHÉDRALE SAINT-PIERRE. — Style pseudo-ionique, 1784-1844. Cependant les tours, hauteur 40 mètres, ont été commencées au XVI^e s., par Anne de Bretagne. Elles furent achevées en 1701.



RENNES. — CATHÉDRALE SAINT-PIERRE. — La Nef.



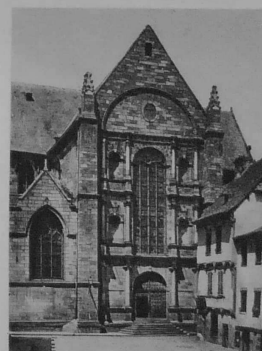
RENNES. — CATHÉDRALE SAINT-PIERRE. — Retable de l'école allemande du xv^e s. en bois sculpté et doré. Style gothique allemand.



RENNES. — ÉGLISE SAINT-MELAINE. — Cours de l'ancien monastère. Piliers romans et arcades enjolivées d'une décoration du xiii^e s.



RENNES. — ÉGLISE SAINT-MELAINE. — Mélange de styles romans, Renaissance et goth. La tour supportant le clocher est romane, le clocher est Louis XIV.



RENNES. — ÉGLISE SAINT-GERMAIN. — Style ogival flamboyant dans ses anciennes parties. Niches et colonnes à fût lisse de la Renaissance.



RENNES. — Église Saint-Sauveur. — Maître-autel à baldachin avec colonnes en marbre rouge. Piliers d'ordre dorique.



RENNES. — Type curieux d'une maison double du xvi^e s. ; personnages sculptés : Saint Michel et saint Sébastien.



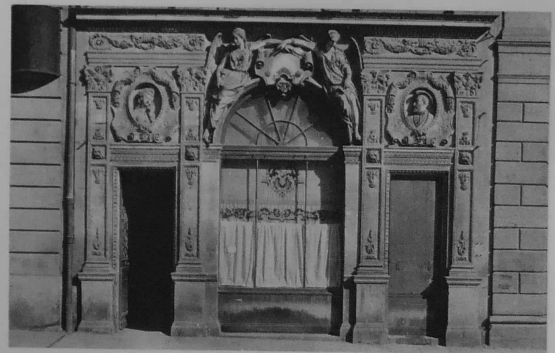
RENNES. — La Porte-Mordelaise. — xv^e s. Elle servait aux princes pour faire leur entrée solennelle. Traces d'inscription romaine en l'honneur de l'empereur Gordien.



RENNES. — La Porte-Mordelaise. Autre aspect.



RENNES. — Le Théâtre. — 1835. Façade demi-rotonde.



RENNES. — Maison moderne, xix^e s., à médaillons Renaissance, appelée : *Maison de François I^{er}*.



RENNES. — Ancienne maison. Escalier en corbeille.



RENNES. — Le CHATEAU BEAULANT. — Balcons à l'italienne. On dit à tort que le légendaire Cadet-Rousselle, qui n'est qu'un type de comédie, y serait né.



RENNES. — LA VILAINÉ à Pont-Réan.



RENNES. — Le CHATEAU DE LA PÉVALAYE. — Ancienne Seigneurie du xvi^e s. Les délégués royalistes et les généraux de la Première République s'y rencontrèrent pour y traiter de la pacification.



FOUGÈRES. — Vue sur le château et l'église Saint-Leonard. Treize tours de ce très important château, un des plus considérables de l'Europe, sont encore debout.



FOUGÈRES. — Le CHÂTEAU. — La poterne; les tours du Gobelin; Mélusine et Surienne. On distingue une archère à crois latine sur la tour Mélusine.



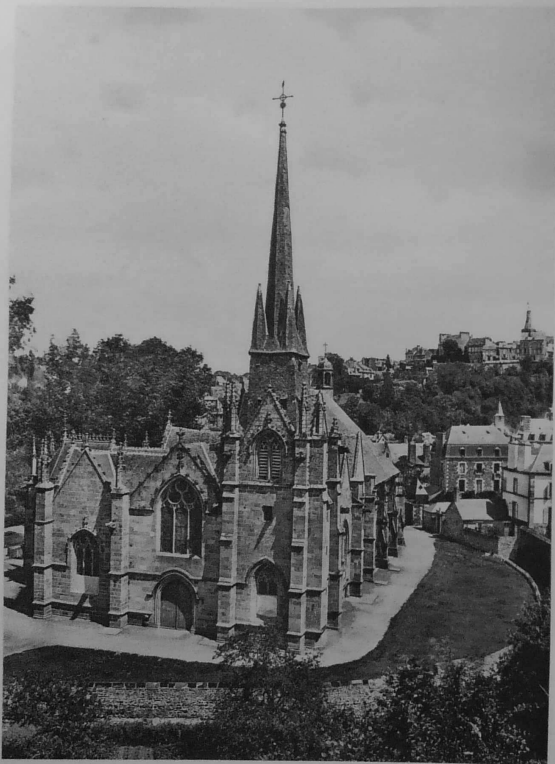
FOUGÈRES. — Le CHÂTEAU. — Entrée. La tour du Hallay à gauche et la tour de Guimadeuc à droite, datent du x^e s. Au fond, la tour de Coigny, xii^e s. Courtines, créneaux, archères, canonniers, etc.



FOUGÈRES. — Le CHÂTEAU. — Tour du Hallay, vue d'angle.



FOUGÈRES. — Le CHÂTEAU. — Tour de Coigny. Restaurée au xvii^e s. Chapelle Louis XVI construite à même la forteresse.



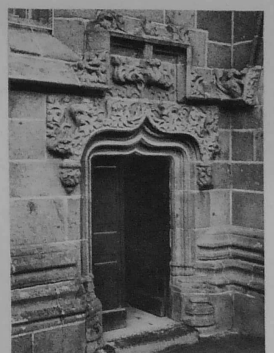
FOUGÈRES. — ÉGLISE SAINT-SULPICE. — 1410. Style flamboyant, clocher sur tour romane. Flèche en ardoise, fortement inclinée, répliquée par quatre clochetons identiques. Terminée au xviii^e s., gargouilles sculptées.



FOUGÈRES. — ÉGLISE SAINT-SULPICE. — Intérieur. Piliers fin gothique, xv^e s., le chœur est des xv^e et xvii^e ss. Maître-hôtel du xvii^e s.



FOUGÈRES. — ÉGLISE SAINT-SULPICE. — Petite chapelle de Notre-Dame-des-Marais.



FOUGÈRES. — ÉGLISE SAINT-SULPICE. — Porte dite de Saint-Guillaume, xv^e s. Arc en accolade, feuillages et grotesques.



FOUGÈRES. — Église SAINT-LEONARD. — 1586. Style gothique flamboyant. La tour est du xvii^e s., gargouilles et balustrade de la Renaissance.



FOUGÈRES. — Anciennes maisons rue de la Pinterie.



FOUGÈRES. — Le JARDIN PUBLIC. — Vue romantique du château et du site de Fougères. Décrit par Ardoain Dumazet dans *Le Voyage en France*. Laribuisière et Guichen sont nés à Fougères.



FOUGÈRES. — Ville forte médiévale qui subit plusieurs sièges. Elle fut un des centres de la Chouannerie pendant la Révolution. Vue prise de l'Horloge. Au loin : Le Nançon.



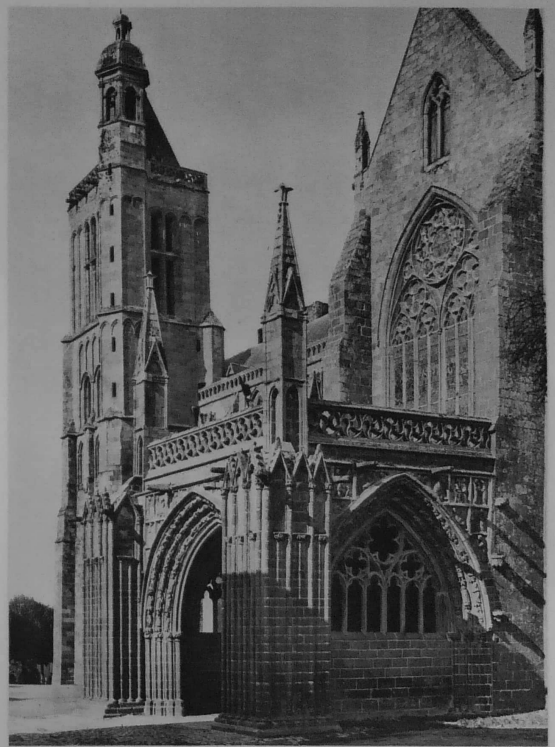
FOUGÈRES. — La Forêt DOMANIALE. — 1.600 hectares; hêtres, grottes, souterrains, refuges. La fabrication individuelle des sabots a été une industrie florissante. La forêt bretonne est décrite dans *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo.



COMBOURG. — Le CHATEAU FÉODAL. — XI^e s., agrandi et complété aux XIV^e et XV^e ss. Longuement décrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* par Chateaubriand, qui y passa sa jeunesse. La chambre qu'il occupa est convertie en musée. Une légende dit qu'un sire de Combourg apparut sous la forme d'un chat noir.



COMBOURG. — Le CHATEAU FÉODAL. — La tour du Maire. Bâtie par Junken en 1016, complétée par les Tintinias et Du Guesclin. Le château fût achevé par Chateaugiron aux XV^e et XV^e ss. Coëtiquen et le maréchal de Duras le possédèrent. Il passa à la famille de Chateaubriand au XVII^e s.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Ancienne cathédrale; XII^e s., remaniée. La tour sud, style gothique, terminée au faite par une galerie flamboyante et un clocheton d'angle Renaissance. Tour nord inachevée.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Le porche Saint-Magloire, xv^e s., orné de 38 bas-reliefs. La construction en est due à l'évêque Etienne Cœurret.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Le porche Saint-Magloire. Autre aspect. Style gothique de transition. Balustrade rayonnante.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Le petit porche, xvi^e s. Double arcade; pilier central parsemé de coeurs; les chapiteaux des piliers latéraux sont dissemblables et restaurés.



DOL. — SAINT-SAMSON. — La nef, longueur 100 mètres, comprend 13 travées formées de piliers, composés d'une grosse colonne et 4 colonnettes, reliées par des arcades gothiques que surmonte un triforium ou galerie à jour.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Tombeau monumental de l'évêque Thomas James, exécuté en 1507 par Pierre Juste. Dais supporté par des colonnes à rinceaux et arabesques. La statue de l'évêque a été enlevée.



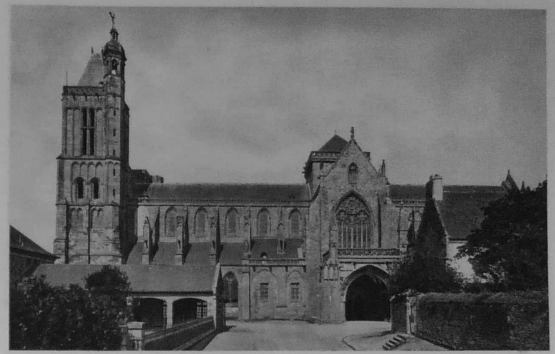
DOL. — SAINT-SAMSON. — Autre aspect de la nef.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Autre aspect.



DOL. - SAINT-SAMSON. - L'abside. La masse imposante de l'ensemble mesure plus de 100 mètres de longueur.



DOL. — SAINT-SAMSON. — Partie méridionale.



DOL. — Promenade romantique des Douves. Au loin : la cathédrale.



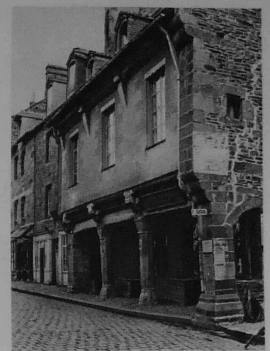
DOL. — Ancienne maison, époque médiévale, piliers et chapiteaux rustiquement historiés.



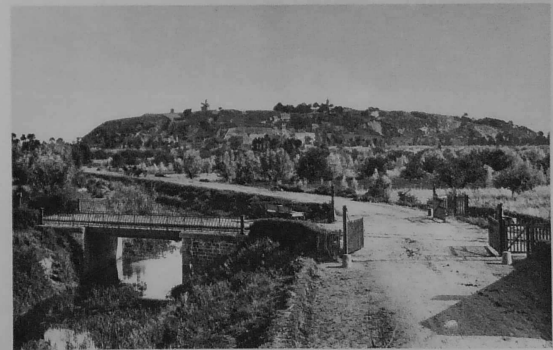
DOL. — Vestiges d'un ancien monastère de Notre-Dame-sous-Dol. Porche en plein cintre, arc en accolade et pilier en roman de transition.



DOL. — Ancienne maison du xvii^es. de la rue Cointe.



DOL. — La GUILLOTEUX. — Maison du xvii^es. Piliers octogonaux. Chapiteaux carrés, sculptés.



DOL. — Vue générale du Mont-Dol. Charles Le Goffic en fait la description dans *L'âme bretonne*.



DOL. — Vue sur Cancale, prise du Mont-Dol.



DOL. — Vue sur le Mont Saint-Michel, prise du Mont-Dol.



DOL. — La légende dit que Satan, assis sur ce rocher, avant de disparaître dans l'abîme ouvert par saint Michel, y aurait laissé l'empreinte de sa griffe et de son... séant. Elle dit aussi que ce serait la trace du pied de l'Archange.



DOL. — MEMBRE DE CALAND-DOIENT. — Image druidico-chrétienne. Haut, 9 m. 70, circonférence 9 m. 70, profondeur dans le sol 7 mètres.



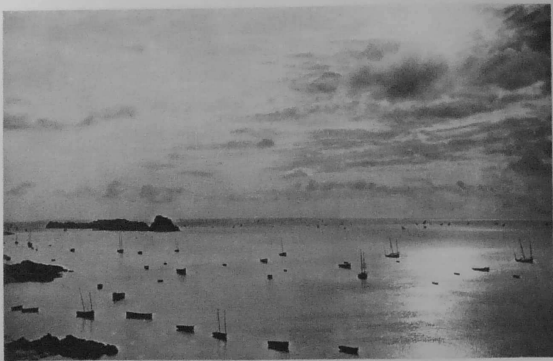
CANCALE. — Vue générale. — Les anciennes cités voisines Porspican et Taouen, ayant été lentement submergées par le flot envahisseur, avant le x^e s., les habitants se réfugièrent à Cancale qui s'agrandit progressivement.



CANCALE. — Le port d'échouage : la Houle.



CANCALE. — La pointe de l'île des Rimains.



CANCALE. — La rade. Effet de lune.



CANCALE. — Le môle et la rade.



CANCALE. — Ramassage des huîtres dans un parc d'élevage.



CANCALE. — Retour de la pêche aux huîtres.



CANCALE. — Le triage des huîtres.



CANCALE. — Le triage des huîtres.



CANCALE. — Le rinçage des huîtres.



ROTHÉNEUF. — Le bois du Lapin.



ROTHÉNEUF. — Les rochers sculptés par un prêtre. Vue d'ensemble.



ROTHÉNEUF. — La pointe de la Varde.



ROTHÉNEUF. — L'anse et les rochers.



PARAMÉ. — La plage. Au loin, Saint-Malo.



PARAMÉ. — Autre aspect. Vue sur Rochebonne.



SAINT-MALO. — PORT SAINT-VINCENT. — À gauche, armoiries de Saint-Malo (modernes) et la devise *Semper fidelis et potius mori quam foedari*; à droite, les armoiries de Bretagne (XVII^e s.).



SAINT-MALO. — Vue prise du fort de la Cité. Célèbre par ses anciens corsaires, Saint-Malo est la ville natale de La Bourdonnais, Robert Surcouf, la Mettrie, Maspérouis, Lamennais, Chateaubriand, Broussais, etc.



SAINT-MALO. — Les remparts à marée basse.



SAINT-MALO. — LE CHATEAU. — Tour dite *La Générale*, bâtie en 1499 par la reine Anne. Le square est à l'extérieur des remparts.



SAINT-MALO. — LE CHATEAU. — Entrée. La tour des Dames ou le donjon.



SAINT-MALO. — LE CHATEAU. — Le petit donjon, ou tour des Moulins.



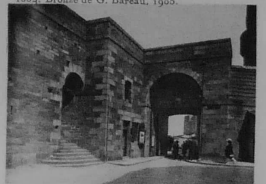
SAINT-MALO. — *Duguay-Trouin*. Célèbre marin français, 1673-1736. Prit Rio de Janeiro. Marbre de Wolchinski, 1829.



SAINT-MALO. — *Jacques Cartier*. Célèbre navigateur français, 1491-1557, découvrit le Canada en 1534. Bronze de G. Bareau, 1905.



SAINT-MALO. — LA GRANDE-PORTE. — Vue intérieure et accès au chemin de ronde.



SAINT-MALO. — LA PORTE SAINT-THOMÉ. — Adossée à la tour Quiquengrogne.



SAINT-MALO. — LA PORTE SAINT-VINCENT. — Intérieur.



SAINT-MALO. — LA PORTE SAINT-VINCENT. — Extérieur.



SAINT-MALO. — La Grande-Rue et la cathédrale.



SAINT-MALO. — La Cathédrale. — Tour du 25^e. Bebe en pierre, de 1869, façade Renaissance.



SAINT-MALO. — Anciennes maisons de la rue Goin.



SAINT-MALO. — Cour de la Houssaye. Maison du Cheval Blanc où Anne de Bretagne descendit en 1491.



SAINT-MALO. — La maison natale de Duguay-Trouin. Construction du XVI^e s.



SAINT-MALO. — Le tombeau de CHATELAIN sur le Grand-Bé. Grille néo-gothique, et croix de granit. Sur la pierre tumulaire aucune inscription, 7 1848. Chanté par Flaubert dans *Par les champs et par les grèves*.



SAINT-MALO. — La plage de Bon-Secours et les deux Bés.



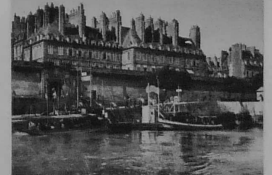
SAINT-MALO. — Vue générale. Autre aspect.



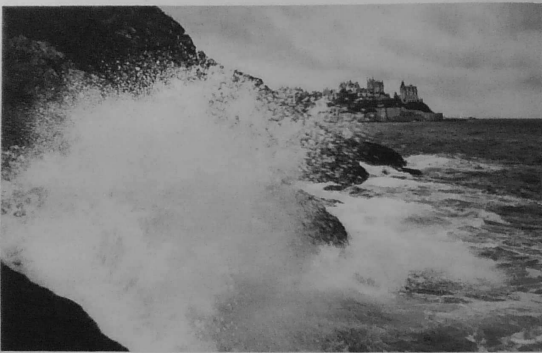
SAINT-MALO. — Le départ d'un trois-mâts.



SAINT-MALO. — Terre-neuviens dans le bassin.



SAINT-MALO. — Départ d'une vedette pour Dinard.



DINARD. — La pointe du Moulinet.



DINARD. — Bric-à-Brac.



SAINT-MALO. — Vue sur l'embouchure de la Rance.



SAINT-SERVAN. — Autre aspect de l'embouchure de la Rance. Le port Saint-Père et la tour Solidor (soleil d'or) construite en 1375 par Jean de Monfort, duc de Bretagne en réponse aux prétentions de l'évêque de Saint-Malo.



SAINT-SERVAN. — La Tour-Somnon. — Donjon féodal, disposé en trois tours circulaires, couronné de mâchicoulis. A servi de prison.



SAINT-SERVAN. — Le petit port Saint-Père.



LA RANCE. — Vue sur Saint-Servan.



SAINT-SERVAN. — Vue générale. — Ville élevée sur l'ancien emplacement de la cité gallo-romaine d'Alethum, 7^e s. Capitale des curiosités. Ancien faubourg de Saint-Malo avant 1793.



LA RANCE. — Vue sur Saint-Servan. Autre aspect.



LA RANCE. — La vierge et le rocher de Bizoux.



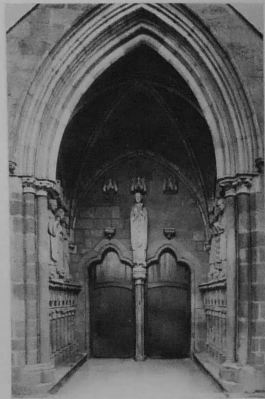
LA RANCE. — Promenade de la Richardais.



SAINT-SULIAC. — Vue générale.



SAINT-SULIAC. — Eglise gothique, xiv^e s., porche latéral ogival. Statue de saint Suliac et de deux moines en granit rouge.



SAINT-SULIAC. — Eglise. Le porche. Détails. Restitution de la statue de saint Suliac. Voûte ogivale deuxième période.



LA RANCE. — Vue sur Saint-Suliac.



LA RANCE. — Sommet du mont Garros.



LA RANCE. — Chapelle de la Souhaitée en Plouër.



LA RANCE. — Le Chêne-Vert.



LA RANCE. — Le Chêne-Vert.



LA RANCE. — Au loin, Dinan.



LA RANCE. — Vue générale sur la Rance, prise du Saut à l'Âne.



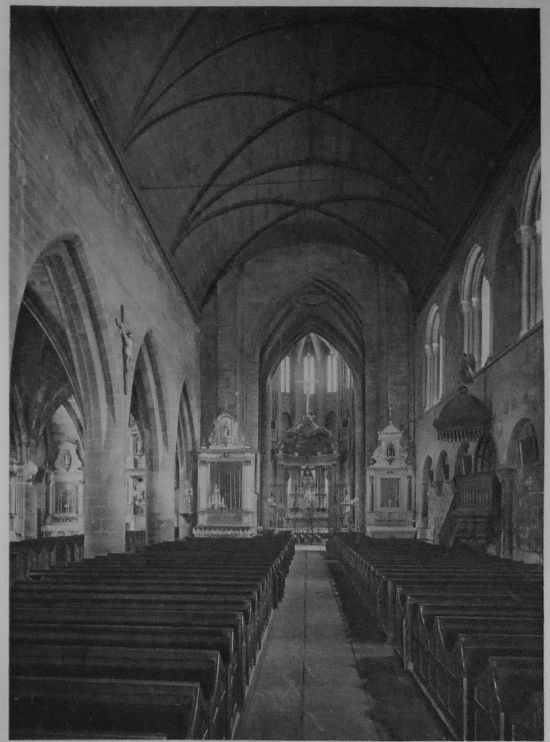
DINAN. — Vue générale sur la vallée de la Rance, prise des remparts. A gauche, la tour Sainte-Catherine.



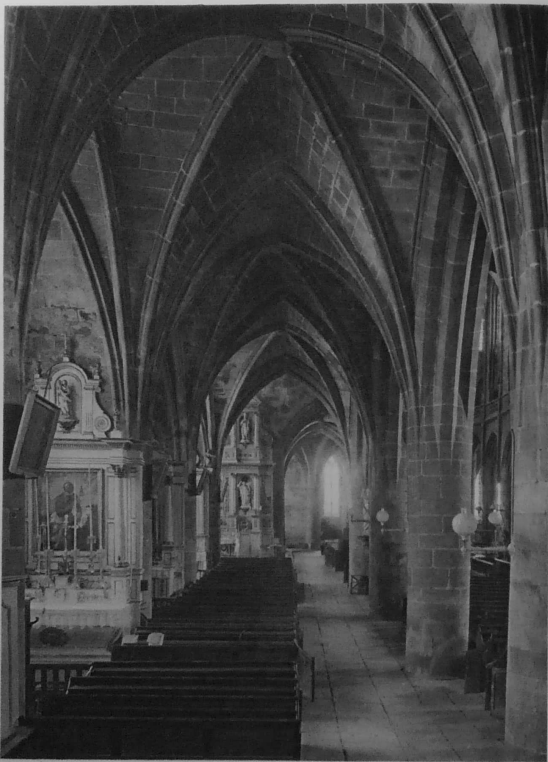
DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Mélange de styles romans et ogivaux, XII^e et XV^e s., et façade romane; sculptures restaurées, niches à colonnes tores, anneaux foliateux. Fenêtre supérieure flamboyante. Tour, 1557-1558; flèche, 1779; hauteur, 57 mètres. Au transept droit, porte ogivale aveuglée.



DINAN. — Église SAINT-SAUVÉUR. — Abside, 1507, style gothique, entourée de chapelles rayonnantes. Les deux fenêtres à gauche ont leurs ogives fleuries. Les pinacles et colonnettes sont artistiquement sculptés.



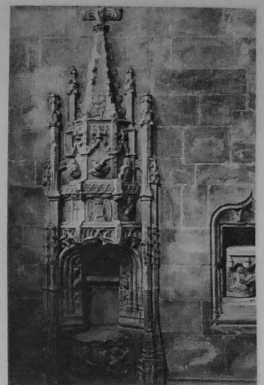
DINAN. — Église SAINT-SAUVÉUR. — La nef. Voûte en bois et côté droit, style roman. Côté gauche : les arcs des ogives se prolongent dans les piliers sans chapiteaux. Gothique de transition.



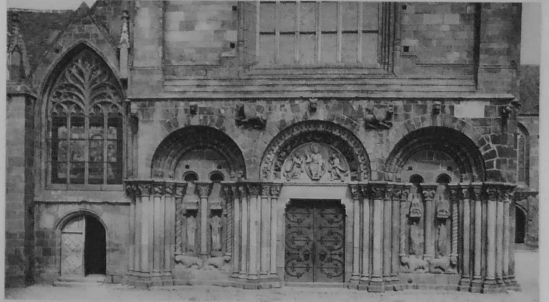
DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Bas côté gauche, fin xv^e s. Voûte en pierre sur croisée d'ogives. La mouluration des arcs se fonde dans les piliers sans interruption.



DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Cénotaphe renfermant le cœur de Du Guesclin ; armes du comtable : aigle bicéphale aux ailes éployées, 15 juillet 1380.



DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Credence d'une chapelle, style gothique, xv^e s. Au sommet, une fleur de lis, motifs historiques.



DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Portail, façade romane, xii^e s. Pleins cintres, tympan refait. Chapiteaux historiés, sculptures.



DINAN. — Église Saint-Sauveur. — Cité de Dinan, xv^e s. Trois colonnes séparées par des colonnes à chapiteaux. La troisième est occupée par une chapelle gothique, xv^e s., avec fenêtres flamboyantes.



DINAN. — Église Saint-Malo. — Style gothique, xv^e s., remaniée à la Renaissance. Le chœur date de la première période.



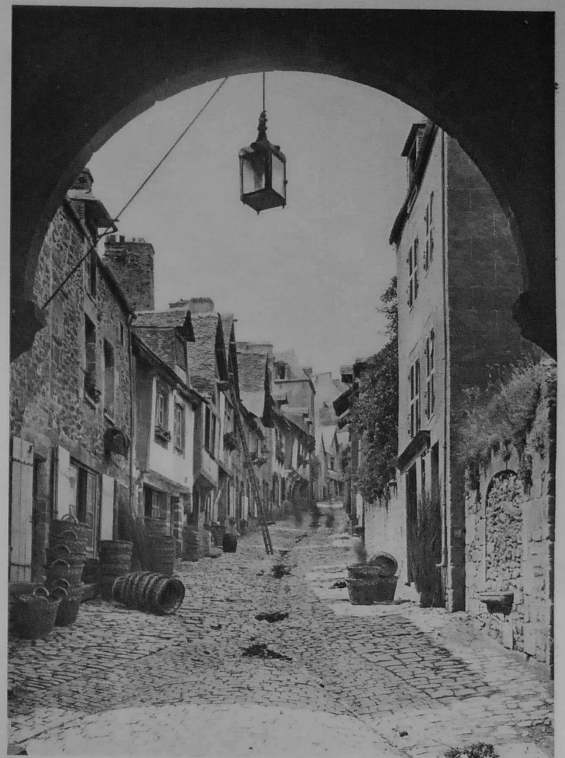
DINAN. — Église Saint-Malo. — Intérieur.



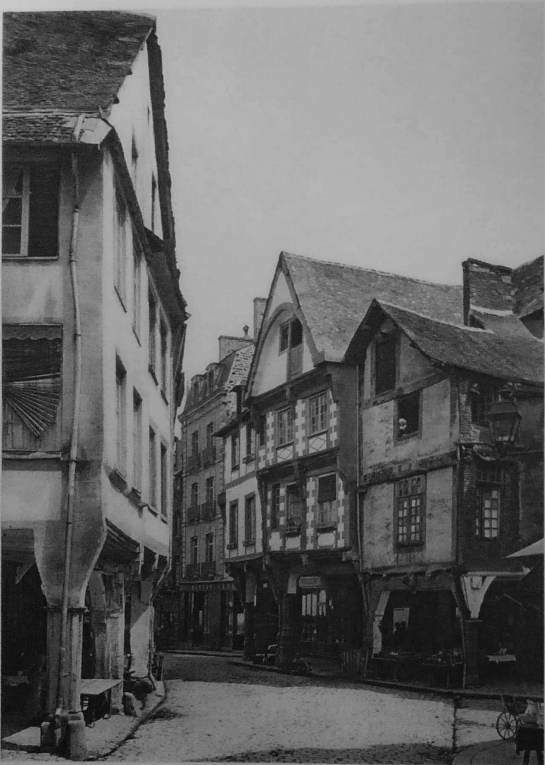
DINAN. — Église Saint-Malo. — Bénitier en granit sculpté supporté par Satan.



DINAN. — LA PORTE DU JERSUAL. — XIV^e s. Vestiges de l'ancien pont-levis. Architecture féodale.



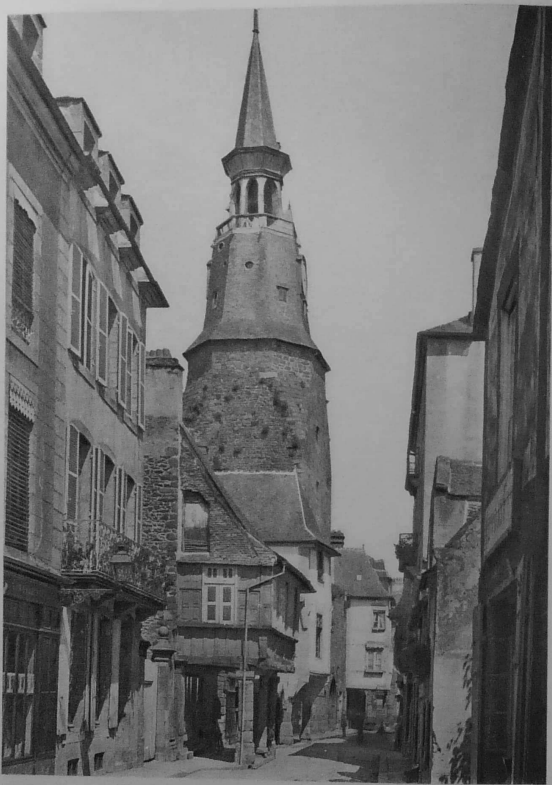
DINAN. — Caractère médiéval de la rue du Jersual : à droite, ancienne fontaine aveuglée. Vue prise de la porte du Jersual.



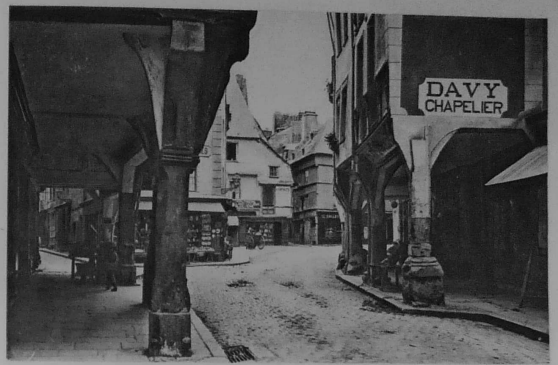
DINAN. — Anciennes maisons du xvi^e s. de la rue de l'Apport.



DINAN. — La rue du Petit-Port. Anciennes maisons à piliers, xvi^e s.



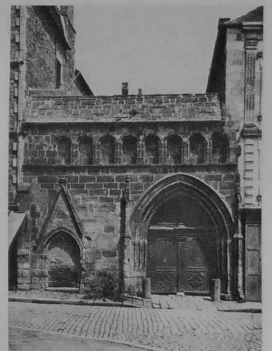
DINAN. — Rue de l'Horloge. — Maisons à porches du xvi^e s. Tour de l'Horloge. Flèche d'ardoises. Tour et clocher à forme octogonale.



DINAN. — Piliers des anciennes maisons de la rue de l'Apport.



DINAN. — Piliers des anciennes maisons à porches. Au fond l'ancien couvent des Cordeliers.



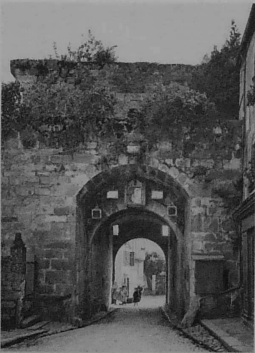
DINAN. — Ancien couvent des Cordeliers. — Porte ogivale du xii^e s. Deuxième période gothique; à gauche porte aveuglée du même style.



DINAN. — LA PORTE DU JERRUAL.
Aspect intérieur.



DINAN. — LA PORTE SAINT-MALO. — Couronnée de mûchicoulis. De chaque côté, les anciens remparts.



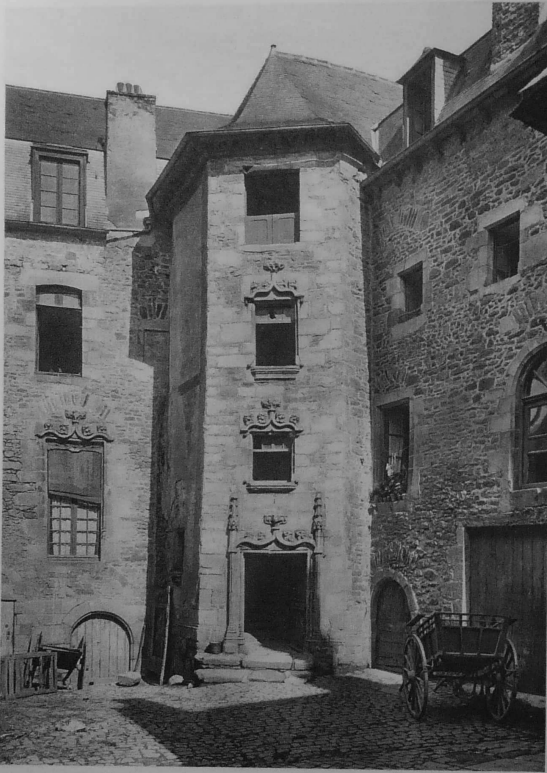
DINAN. — LA PORTE SAINT-LOUIS.
Aspect intérieur.



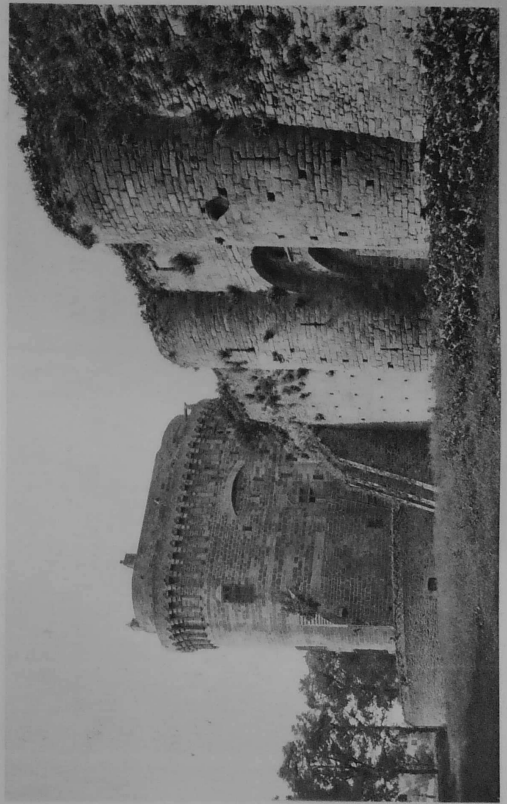
DINAN. — LA PORTE SAINT-LOUIS. — Fin xv^e s., datée 1620. Le logement des bras de l'ancien pont-levis subsiste.



DINAN. — ANCIEN HOTEL DE BEAUMANOIR. — Portail, style Renaissance, appelé aujourd'hui le *Vieux Couvent*.



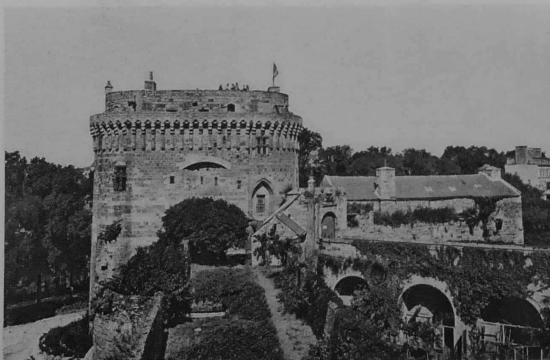
DINAN. — ANCIEN HOTEL DE BEAUMAIS. — Cour intérieure, décoration de la Renaissance.



DINAN. — CHATEAU DE DINAN. — Ce donjon, construit par les ducs de Bretagne de 1385 à 1387, est converti aujourd'hui en musée. Hauteur 30 mètres, couronné de magnifiques mâchicoulis trifolés. Aspect imposant.



DINAN. — ANCIENS REMPARTS. — La porte Du Guesclin.



DINAN. — CHATEAU DE LA DUCHESSE ANNE. — Autre aspect. On aperçoit des transformations effectuées probablement à la Renaissance.



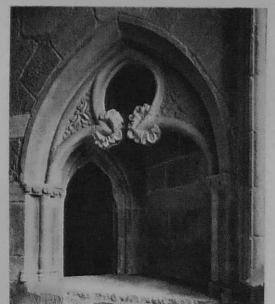
DINAN. — LE CHATEAU DE LA DUCHESSE ANNE. — Détail des transformations. En haut à gauche, une croix latine.



DINAN. — LE CHATEAU DE LA DUCHESSE ANNE. — Autre aspect.



DINAN. — LE CHATEAU DE LA DUCHESSE ANNE. — Siège de pierre dit *fouteuil de la Reine Anne* dans une logette de l'oratoire.



DINAN. — LE CHATEAU DE LA DUCHESSE ANNE. — Fenêtre de l'oratoire de la chapelle. Style ogival flamboyant, fin xiv^e s.



DINAN. — Cérémonie religieuse devant l'église Saint-Sauveur.



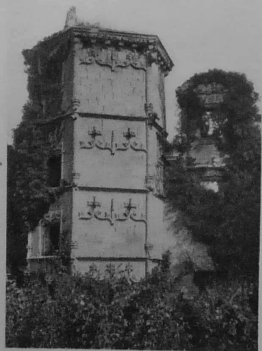
DINAN. — La Fontaine des Eaux dans le vallon de l'Argental. Ancienne fontaine minérale tarie.



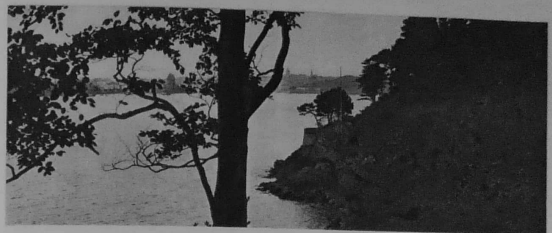
DINAN. — La croix du Saint-Esprit, en granit rouge ; remonte au XIV^e s. et est ornée de sculptures rustiques.



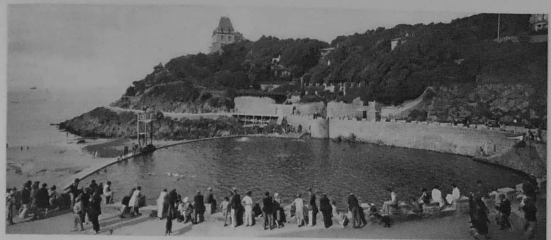
DINAN. — SAINT-SASSON. — Le menhir de Pierre-Longue.



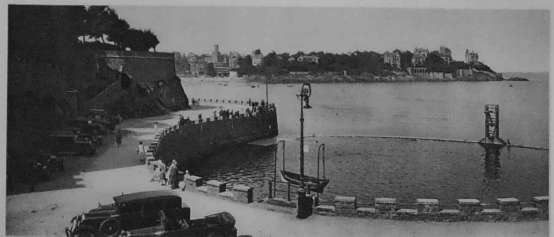
DINAN. — RUINES DE CHATEAU DE LA GARAYE. — Fines sculptures du gothique flamboyant drapées de lierre.



DINARD. — Vue prise de la Vicomté.



DINARD. — La pointe de la Malouine et la Piscine.



DINARD. — La piscine de la porte d'Émeraude.



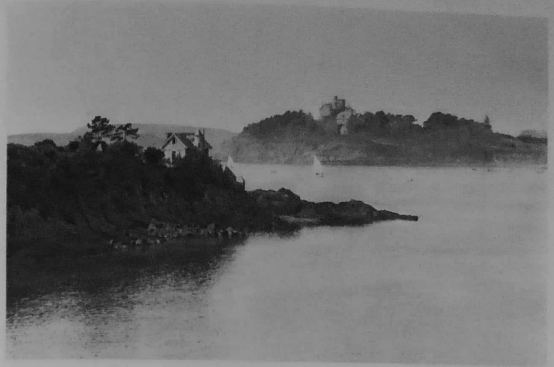
SAINT-LUNAIRE. — Ancienne église médiévale.



SAINT-LUNAIRE. — La pointe du *Décollé*.



SAINT-LUNAIRE. — La pointe du *Décollé*, autre aspect.



SAINT-BRIAC. — La pointe des Essarts.



SAINT-BRIAC. — Vue générale.



SAINT-CAST. — Pointe de la Garde-Guérin.



FORT DE LA LATTE. — Vue d'ensemble. — Anciennement, château de la Roche-Gayon, construit en 957, puis réparé sous Louis XIV. Déclassé.



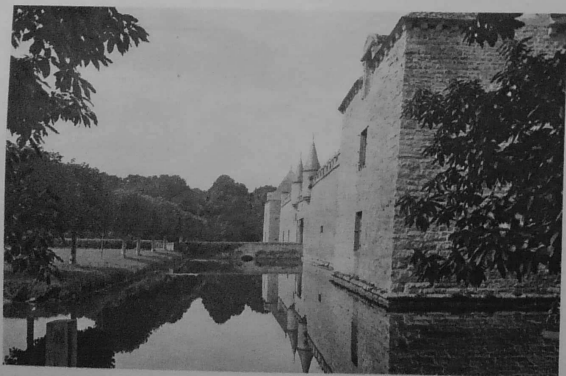
CAP FRÉHEL. — Rochers.



CAP FRÉHEL. — Le gouffre.



ERQUY. — Vue générale. — Cette ville est édifiée sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine. *Réginae*, d'après la carte des voies de l'empire romain de Peutinger.



PLÉNEUF. — Le CHATEAU DE BIEN-ASSIS. — xv^e s. Encinte fortifiée.



SAINTE-ALBAN. — Eglise du xv^e s. Clocher ajouré, double. A l'intérieur, très belle arcade ogivale épousant la hauteur de la toiture.



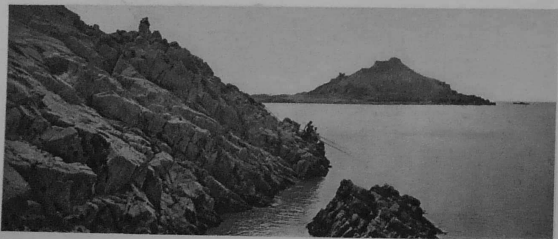
DAHOUËT. — CHAPELLE SAINT-JACQUES-LE-MAJEUR. — Portail ogival ; caractéristique du xiv^e s.



DAHOUËT. — Vue générale.



VAL ANDRÉ. — Vue générale. — Station balnéaire.



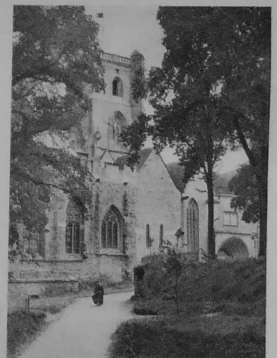
VAL ANDRÉ. — La villa de la Roche Linguère.



LAMBALLE. — Ancienne capitale du comté de Penthièvre, xiv^e s. Au xviii^e s. le duc de Penthièvre porta le titre de prince. Sa femme, la princesse de Lamballe, fut massacrée au cours des sanglantes journées de la Terreur.



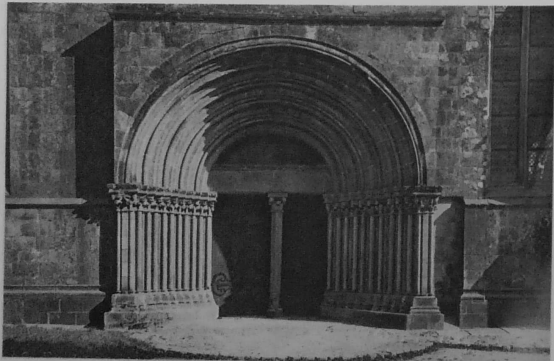
LAMBALLE. — Église Notre-Dame. — Vue du sud-ouest.



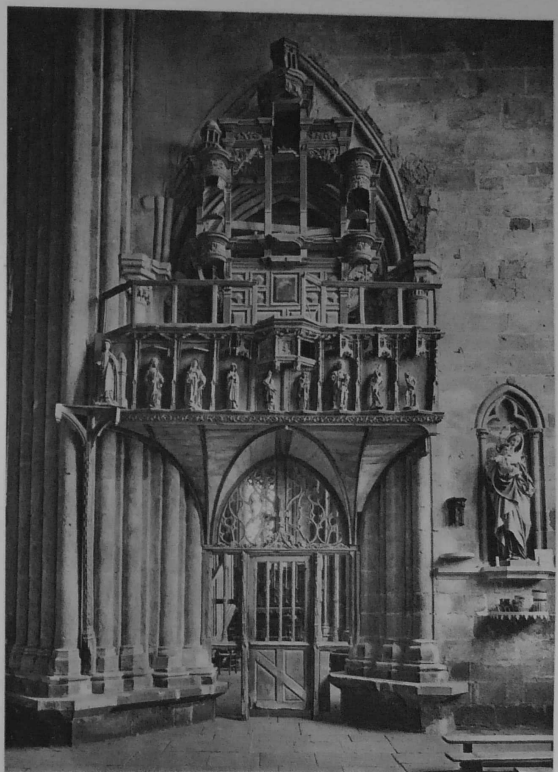
LAMBALLE. — Église Notre-Dame. — Autre aspect.



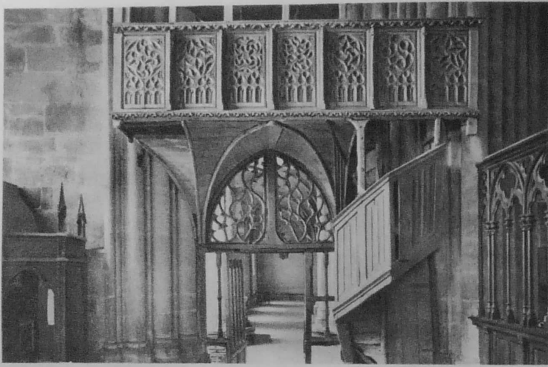
LAMBALLE. — EGLISE COLLEGIATA NOTRE-DAME. — Eglise fortifiée en style ogival fin xi^e et xii^e ss. Consacrée par Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc.



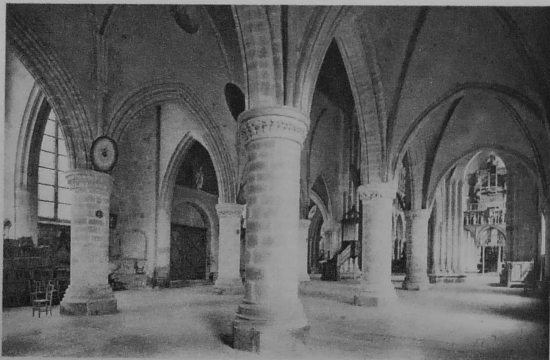
LAMBALLE. — EGLISE NOTRE-DAME. — Le portail nord en plein cintre. Les chapiteaux des colonnettes sont ornés de feuillages et de grotesques.



LAMBALLE. — EGLISE NOTRE-DAME. — Ancien buffet d'orgue en forme de jubé. Style Renaissance. Sculptures sur bois peints.



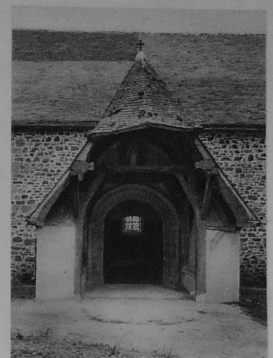
LAMBALLE. — Église Notre-Dame. — Buffet d'orgue dit jubé. Décoration flamboyante, partie opposée.



LAMBALLE. — Église Notre-Dame. — Crypte. Au fond, le jubé.



LAMBALLE. — Église Saint-Martin. — Ancien prieuré d'une abbaye fondée par le premier comte de Lamballe, to 85; remanié au xvi^e s.



LAMBALLE. — Église Saint-Martin. — Porche latéral. Intéressant auvent en bois avec poutres sculptées.



LAMBALLE. — Ancienne maison du xvi^e s. Vestige de porte; arc en accolade. Elle aurait appartenu au bourreau.



LAMBALLE. — Ancienne maison de la rue Cornemuse.



MONCONTOUR DE BRETAGNE. — Vue générale à l'arrivée. Vieille cité décrite par A. Robida dans *la Vieille France*.



MONCONTOUR DE BRETAGNE. — Église Saint-Matthieu et les anciens remparts, xiv^e et xv^e ss.



MONCONTOUR DE BRETAGNE. — Église Saint-Matthieu. — xvi^e s. Clocher de la Renaissance et petits clochetons.



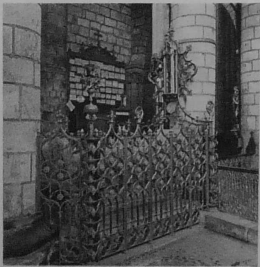
MONCONTOUR DE BRETAGNE. — Chapelle de Notre-Dame-de-Haut, dont la fondation fut la conséquence d'un vœu exprimé par un Seigneur, alors qu'il était en danger.



MONCONTOUR DE BRETAGNE. — Chapelle de Notre-Dame-de-Haut. — Les saints guérisseurs : saint Lubin guérit toutes les affections; saint Mameert guérit les coliques; saint Meen chasse le démon et la folie; saint Hubert guérit des morsures de chien; saint Livertin dissipe les migraines et saint Houarniale est invoqué contre la peur.



SAINT-BRIEUC. — CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE. — Eglise fortifiée au XIII^e s. A subi deux sièges, 1375-1394. Entièrement restaurée. La tour de droite est couronnée de mâchicoulis, celle de gauche a conservé ses meurtrières. Style ogival.



SAINT-BRIEUC. — CATHÉDRALE. — Bas côté droit. Tombeau de saint Guillaume. Statue du XVI^e s.



SAINT-BRIEUC. — LA FONTAINE DE SAINT-BRIEUC. — Adossée à l'oratoire de Notre-Dame de la Fontaine, 1490. Au-dessus : fenêtre flamboyante et pinacles.



SAINT-BRIEUC. — Ancienne maison de la Renaissance, dite Hôtel des ducs de Bretagne, 1572.



SAINT-BRIEUC. — Maison du Saint-Esprit.



SAINT-BRIEUC. — Ancienne maison du XVI^e s., rue Faridel.



SAINTE-BRIEUC. — Le Léon. — Le port à mer haute.



SAINTE-BRIEUC. — Le viaduc de Sourain et la vallée du Gouët.
Ville natale de Villiers de l'Isle-Adam.



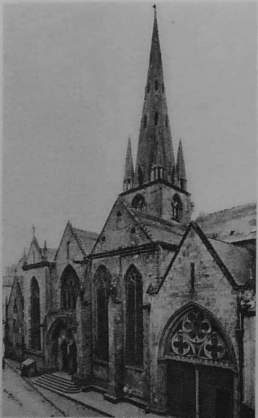
GUINGAMP (ancienne capitale de l'ancien duché de Penthièvre). — Église Notre-Dame-de-Bos-Secours.
— La tour de l'Horloge est gothique, et la tour Plate du xvii^e s. Le clocher de pierre, qui a 60 mètres de haut, est flanqué de 4 clochetons.



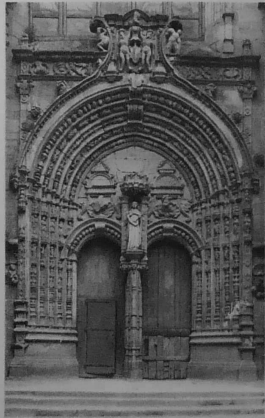
GUINGAMP. — N.-D.-de-Bon-Secours. — Côté sud. À gauche, derrière le clocher de la tour de l'Horloge, st. goth., coquilles, la tour Plate, st. Renaissance, xvi^e s.



GUINGAMP. — NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS. — Arrière-face. Style gothique et Renaissance. Clocher de pierre, hauteur 60 m., répliqué par 4 clochetons.



GUINGAMP. — NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS. — Façade sans les tours.



GUINGAMP. — NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS. — Portail de la façade principale, style Renaissance d'inspiration païenne : génies, fleurs, coquilles.



GUINGAMP. — Vue sur le Trieux. Les tours de l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours.



GUINGAMP. — Fontaine du duc Pierre ou de la Pompe. Style Renaissance; motifs en plomb repoussé. Vierge par Corlay.



GUINGAMP. — NOTRE-DAME-DE-GRACES. — Portail occidental, xvi^e s., style gothique fleuri flamboyant. Fleche élancée.



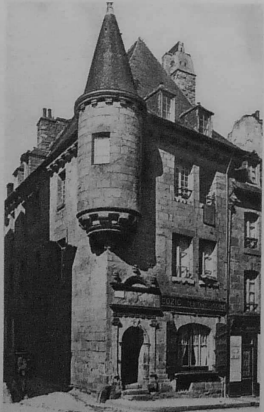
GUINGAMP. — CHAPELLE-DE-NOTRE-DAME-DE-GRACES. — 1507. Style flamboyant. Armes de Bretagne sur les portes. Heaume et lion sur le cimeter.



GUINGAMP. — Ancienne maison à ardoises, xv^e s.



GUINGAMP. — Façade de la chapelle de l'Hôtel-Dieu. Style Renaissance bretonne. Fondé par Charles de Blois, reconstruit au xix^e s.



GUINGAMP. — Ancienne maison fin Renaissance. Tourelle; colonnes d'ordre ionique.



GUINGAMP. — Porte de l'ancien manoir de Plévidy. Ordre composite, architecture patenne.



GUINGAMP. — Bâtisse du xvii^e s., à Sainte-Croix.



GUINGAMP. — Ancienne abbaye de Sainte-Croix.



PLOUHA. — CHAPELLE DE KERNARIA-IND-IQUET (Maison-de-Marie-qui-rend-la-santé). — XII^e s., puis agrandie au cours des siècles suivants. Le clocher est de 1702, l'abside du XVIII^e s., les fenêtres du XVI^e s.



PLOUHA. — CHAPELLE DE KERNARIA-IND-IQUET. — Porche. Détail, les Apôtres, statues de pierre. Au-dessus du porche se tenait l'auilaire de justice.



PLOUHA. — CHAPELLE DE KERNARIA-IND-IQUET. — Fragment d'une peinture murale : Danse macabre, XV^e s., 47 figures. Les *dicte* sont en caractères gothiques, et *seneci* sont considérés comme les plus anciens connus. Une complainte de onze strophes l'accompagne et a été recueillie par M. F.-M. Lezzer. Elle a pour titre : *L'Accou (la mort)*.



BEAUPORT. — ABBAYE. — Fondée au XII^e s., par le comte de Penthièvre.



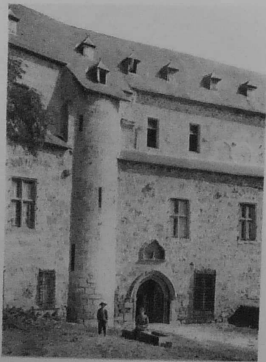
BEAUPORT. — REINES DE L'ANCIENNE ABBAYE. — Façade de l'ancienne chapelle, fenêtres gothiques de la deuxième période du style ogival.



LA ROCHE-JAGU. — Le CHATEAU FÉODAL. — XIV^e s. Tomba entre les maîns d'Olivier de Clisson, et fut relevé au XV^e s.



PAIMPOL. — La baie.



LA ROCHE-JAGU. — Le CHATEAU FÉODAL. — Tour demi-circulaire sud; porte gothique et grille de défense.



LA ROCHE-JAGU. — Le CHATEAU FÉODAL. — Côté est. Tour du Beffroi. Tourelle à parapet et couronnée de mâchicoulis.



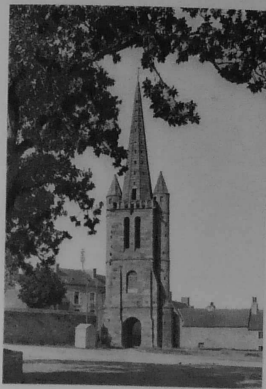
PAIMPOL. — Le calme au nord.



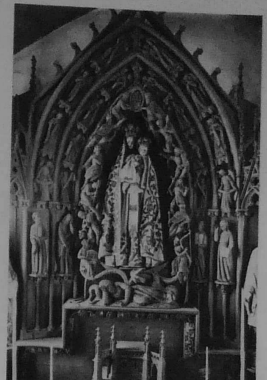
PAIMPOL. — Les golettes islandaises. — Ces navires partent chaque année vers le milieu de mars pour l'Islande. Les pêcheurs paimpolsais vont pêcher la morue et reviennent au mois d'août.



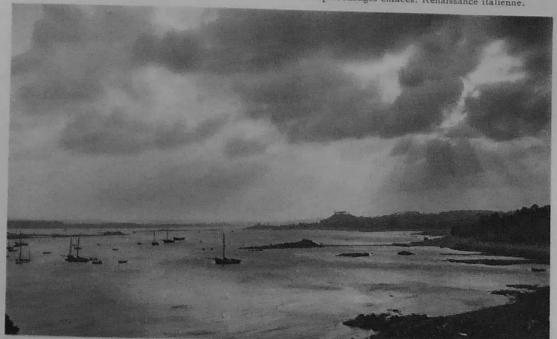
PAIMPOL. — Le Pardon des Islandais. — Procession sur le port.



PAIMPOL. — Ancienne église appelée communément *le Vieux Clocher*.



PAIMPOL. — Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. — Autel élevé à la sainte. Niche ancienne et chaîne des personnages enlacés, Renaissance italienne.



PAIMPOL. — Coucher du soleil sur la baie.



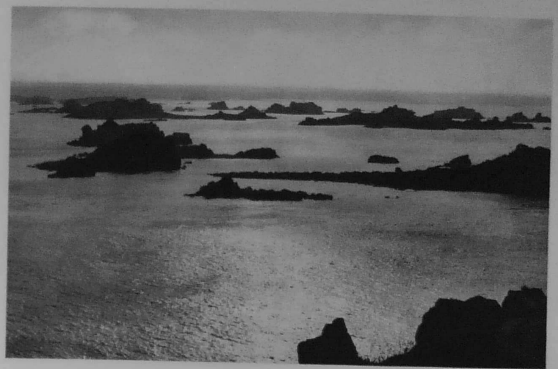
PAIMPOL. — LA CHAPELLE DE PERRON-HAMON. —
On voit sous le porche le *Mur des disparus en mer*.



PAIMPOL. — LA VIERGE DE PORTZ-EVEN.



PAIMPOL. — PORTZ-EVEN. — Pierre Loti y écrivit *Pêcheur d'Islande*.



ILE DE BRÉHAT. — Les rochers du Kerpont.



ILE DE BRÉHAT. — Croix de Saint-Michel et l'Île Béniguet.



ILE DE BRÉHAT. — Vue prise du sémaphore.



ILE DE BRÉHAT. — *Gardens.*



ILE DE BRÉHAT. — Rochers, le groupe de Sainte-Anne.



ILE DE BRÉHAT. — Pointe de Goaréva.



LOGUIVY. — Le port.



LOGUIVY. — L'embouchure du Trieux.



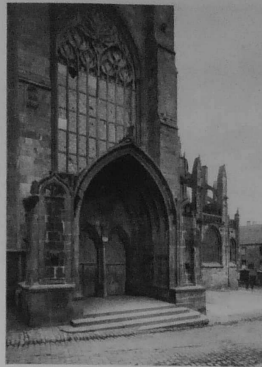
TRÉGUIER. — Ancienne ville fondée au v^e s., par saint Tugdual. Ville natale du philosophe Ernest Renan. Vue prise de Turzenez.



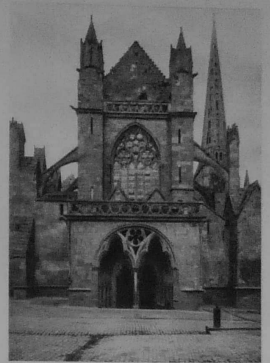
TRÉGUIER. — Anciennes maisons du quai. Les deux tours carrées sont une ancienne porte de ville.



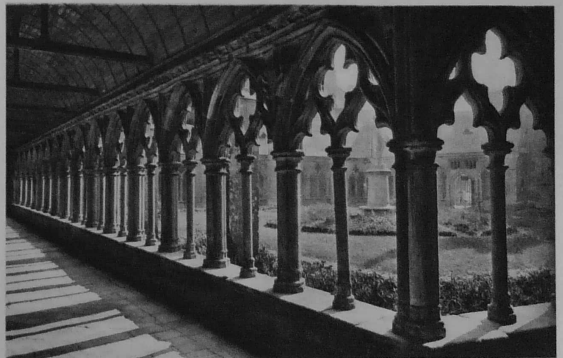
TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Fondée au ix^e s., puis dévastée, elle fut restaurée en 1296 et reconstruite en 1539. Style gothique et flamboyant. Clocher en pierre ajourée du xviii^e s., la tour datant du xv^e s., hauteur : 65 m.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Porche méridional surmonté d'une fenêtre du plus pur flamboyant. Porte double ogivale, panneaux ferrés.



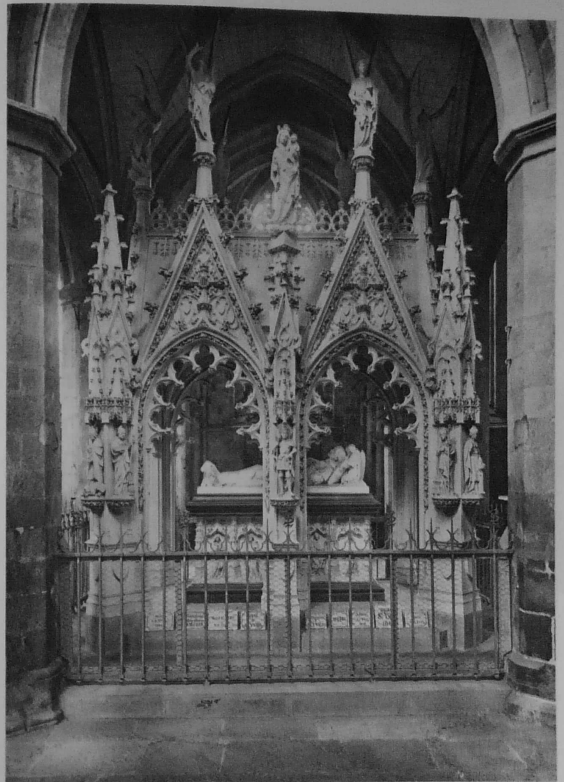
TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Portail ouest. Arcs brisés et belle fenêtre rayonnante.



TRÉGUIER. — LE CLOÛTRE. — xv^e s. Arcades d'un parfait style gothique.



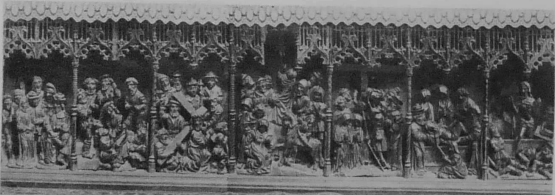
TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Le cloître, xv^e s. À gauche, fenêtres ogivales à rosaces de pierre; à droite, les arcades et leurs fines colonnettes. La tour d'*Hodins*, construite au xii^e s., possède des fenêtres romanes; derrière, la tour du *Sanctus*, style ogival, a un balcon ajouré. Au milieu de la pelouse, la statue de saint Yves.



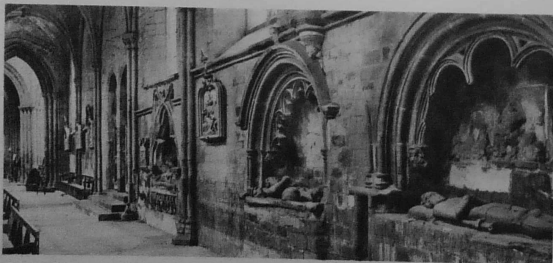
TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Cénotaphe de saint Yves, pseudo-gothique (moderne). Les statues du sarcophage et celle de saint Yves sont de Valentin.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Le chœur. Le lutrin, et 46 stalles de chêne; 1648.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Chapelle au duc. Bas côté gauche. Bas-relief du xvi^e s., en bois sculpté. Vie de saint Yves.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Galerie des Tombeaux.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Autel du Rosaire.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Tableau en bois sculpté, xvi^e s. L'Évangéliste.



TRÉGUIER. — ANCIENNE CATHÉDRALE. — Bénitier de granit du xiv^e s., sculpture sur pierre.



TRÉGUIER. — Vue prise du clocher de la cathédrale.



TRÉGUIER. — Le port. — Goélettes.



TRÉGUIER. — Maison natale d'ERNEST RENAN, l'auteur de la *Vie de Jésus*.



MINIHY-TRÉGUIER. — Ancienne chapelle du manoir de Kermartin, xv^e s.



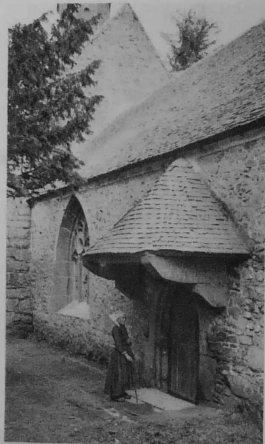
MINIHY-TRÉGUIER. — ESCALIER. — Saint Yves entre le Riche et le Pauvre.



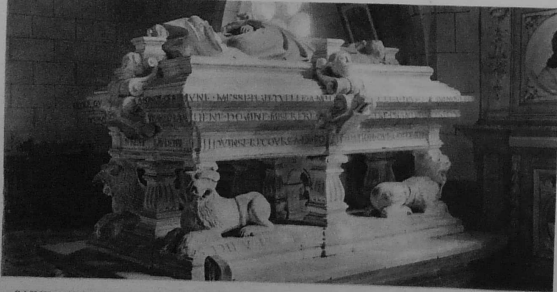
MINIHY-TRÉGUIER. — COÛTELENS. — Tombeau de saint Yves, patron des avocats. Table de pierre en style gothique en face de l'église. Pour obtenir la réalisation d'un vœu, les filles passent à genoux sous l'arcade de la table, en priant et en se frottant le dos.



SAINTE-GONERY. — CHAPELLE. — xv^e et xvi^e ss. Fûche sur la tour du clocher, curieusement déportée. Reconstituée en 1875.



SAINTE-GONERY. — CHAPELLE. — Entrée sur le côté latéral. Auvent en ardoises, fenêtre flamboyante.



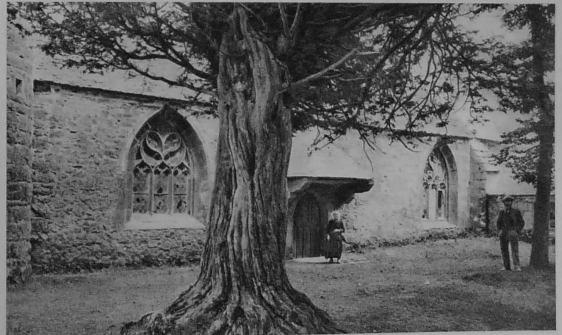
SAINTE-GONERY. — CHAPELLE. — Magnifique mausolée de Guillaume de Halgouët, évêque de Tréguier; construit de son vivant en 1559. Il y fut inhumé en 1603. Style de la Renaissance.



SAINTE-GONERY. — Bahut du xvi^e s., st. gothique. Vie de saint Gonery sculptée sur les panneaux; cartouches flamboyants.



SAINTE-GONERY. — Chaire à prêcher extérieure au-dessous du calvaire, xvi^e s.



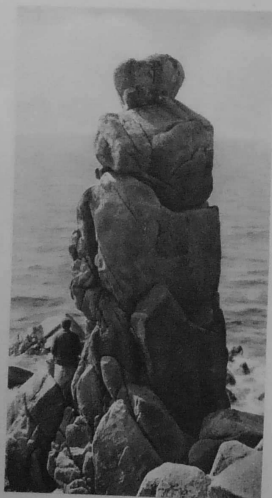
SAINTE-GONERY. — CHAPELLE. — Fenêtres flamboyantes en occur. Le chêne séculaire masque l'entrée sous l'auvent. Cette chapelle renferme la bière en pierre qui passe pour être le tombeau de saint Gonery.



PLOUGRESCANT. — PONS-SOÛZ.



PLOUGRESCANT. — Magnifique spécimen de roches tremblantes dites de *Castelnour*.



PLOUGRESCANT. — Rochers étranges. — La monie.



PORT-BLANC. — Petite chapelle, xvii^e s. Le crâne de saint Gildas y serait conservé. Le calvaire.



PORT-BLANC. — Intérieur de la chapelle. Saint Yves entre le Riche et le Pauvre.



PORT-BLANC. — Un coin paisible de la vie bretonne.



PORT-BLANC. — Imposants rochers de Bugueles sur un îlot.



PORT-BLANC. — L'Île d'Isac. — Au loin à gauche, le château d'Ambroise Thomas, le célèbre compositeur de *Mignon*.



PORT-BLANC. — Le CHÂTEAU D'AMBROISE THOMAS. — Le compositeur aurait demandé à cette solitude sauvage, l'inspiration nécessaire à la composition de son *Ballet de la Tempête*.



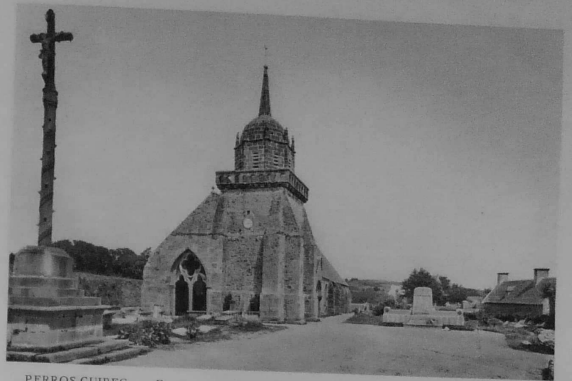
PORT-BLANC. — Ile SAINT-GILDAS. — La fontaine Saint-Gildas.



LOUANNEC. — Le manoir de Barach.



LOUANNEC. — La fontaine Saint-Yves.



PERROS-GUIREC. — EGLISE. — XII^e s. Style roman à dôme rond. Porche ogival. Construction en granit rose. Restaurée.



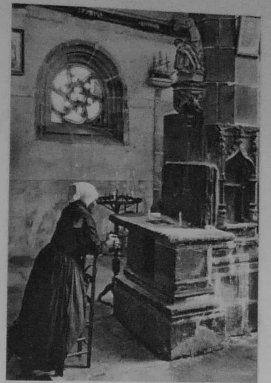
PERROS-GUIREC. — Pointe de Ploutanach.



NOTRE-DAME-DE-LA-CLARTÉ. — Chapelle vénérée de Notre-Dame-de-la-Clarté. Tour et flèche en pierre, xvi^e s., 1530. Construite en granit rose. Porche flamboyant. Bas-reliefs : *Annunciation et Pietà*. Au-dessus du porche, fenêtre carrée de la Renaissance, à droite, fenêtre flamboyante.



NOTRE-DAME-DE-LA-CLARTÉ. — La chapelle, style gothique 1530. Porche. A droite, statue de saint Herbot. Religiosité journalière.



NOTRE-DAME-DE-LA-CLARTÉ. — Autel gothique en pierre, fenêtre rayonnante. La prière.



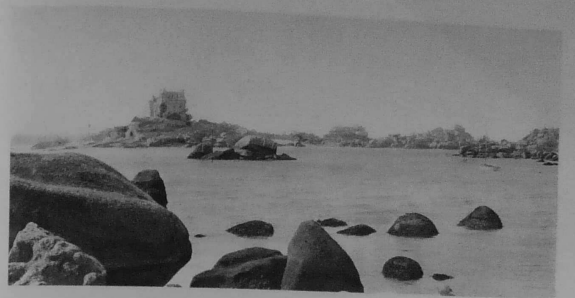
NOTRE-DAME-DE-LA-CLARTÉ. — La Chapelle. Décoration intérieure. Arcade et bénitier gothiques avec têtes de grotesques.



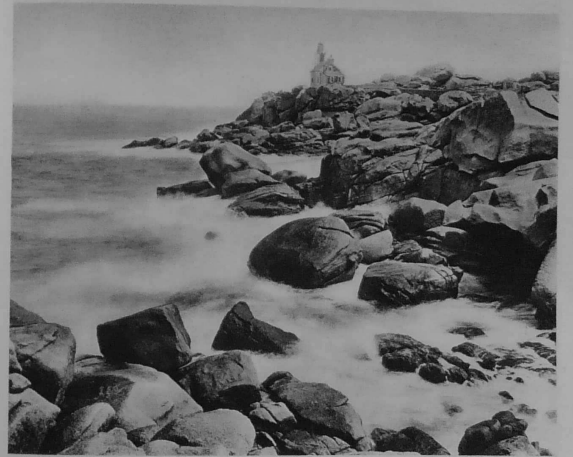
PLOUMANACH. — VUE DU FORT.



PLOUMANACH. — ORATOIRE DE SAINT-GUIREK. — Il fut édifié sur le lieu même où le saint débarqua d'Angleterre au VI^e s. Colonnes romaines. Autrefois les jeunes filles, en quête d'un époux, venaient piquer des épingles dans la statue du saint. La statue actuelle, en granit, ne permet plus cette coutume.



PLOUMANACH. — CHATEAU DE COSTARRET. — Sienkiéwicz y écrivit une partie de son célèbre roman *Quo Vadis*.



PLOUMANACH. — LE PIRARE.



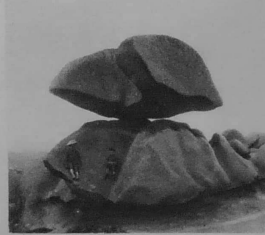
PLOUMANACH. — Les rochers bizarres : la tête de bélier.



PLOUMANACH. — Les rochers étranges : le lapin.



PLOUMANACH. — Roche en équilibre : la baleine.



PLOUMANACH. — Rochers curieux : le chapeau de Napoléon.



PLOUMANACH. — Rochers rappelant la silhouette de saint Yves regardant au loin Ploumanach.



PLOUMANACH. — Un rocher étrange.



TRÉGASTEL. — Dentelure de roches dite *Couronne du roi Gallien*.



TRÉGASTEL. — Les rochers de la baie.



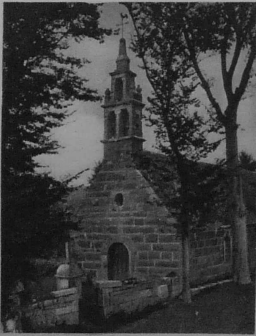
TRÉGASTEL. — Rochers de Row-Pors.



PLEUMEUR BODOU. — Le menhir de PLEUMEUR.
— La religion druidique servait aux images de la religion chrétienne, sculptures grossières.



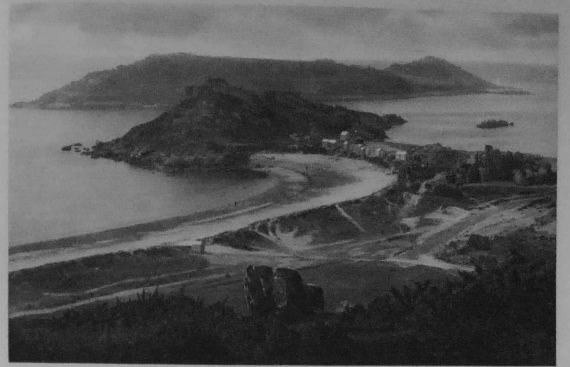
TRÉGASTEL. — Eglise du XII^e et XIII^e ss., clocher ajouré moderne, ossuaire du XVI^e s.



TRÉBEURDEN. — LA CHAPELLE DE PENVERN.



TRÉBEURDEN. — Une procession.



TRÉBEURDEN. — Les Roches blanches, le Castel et l'île de Milio.



TRÉBEURDEN. — Les rochers de Castel.



TRÉBEURDEN. — Le Castel vu de l'île de Milio.



TRÉBEURDEN. — Le dolmen Ty Lia.



LANNION — Anciennes maisons du xvi^e s. Celle de gauche a deux étages à auvent et deux encorbellements, le tout revêtu d'ardoises. On voit encore les consoles de bois de celle de droite entièrement restaurée.



LANNION. — SAINT DAVID (ou David), fils de sainte Nonne, xvi^e s.



LANNION. — Maison du xvii^e s., époque Louis XIII. Cariatides sculptées sur bois.



LANNION. — Maison du xvii^e s.



LANNION. — SAINT-JEAN-DU-BAILLY. — xvii^e s. La tour, non terminée, date de 1519. Cadran solaire de 1668.



LANNION. — SAINT-JEAN-DU-BAILLY. — Intérieur. Chaire avec personnages sculptés sur les panneaux. Vitraux modernes.



BRÉLÈVEZ. — Vue de l'étang.



BRÉLÈVEZ. — Escalier de 149 marches.



BRÉLÈVEZ. — Eglise, en style roman et gothique, xii^e s. Flèche de pierre du xvi^e s., avec double balcon ajouré.



BRÉLÈVEZ. — Eglise. — Intérieur. Piliers et arcades du xii^e s. ; par suite de l'affaissement de la voûte, les piliers se sont infléchis en dedans. Voûtes en bois. Un petit navire y est suspendu en ex-voto.



BRÉLÈVEZ. — Eglise. — Crypte du xi^e s. restaurée. Le Saint-Sépulcre, personnages grandeur naturelle.



Environs de LANNION. — Le quai au Sable.



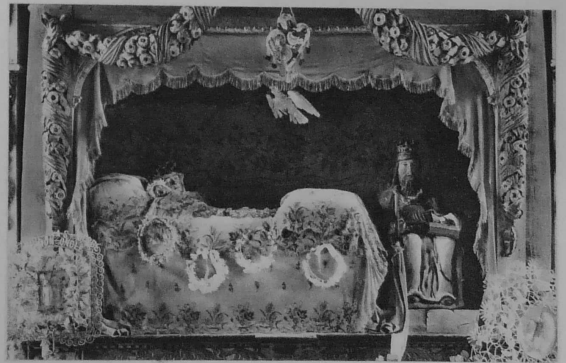
Environs de LANNION. — La baie de Lannion.



LE YAUDET. — Les bords du Léguer.



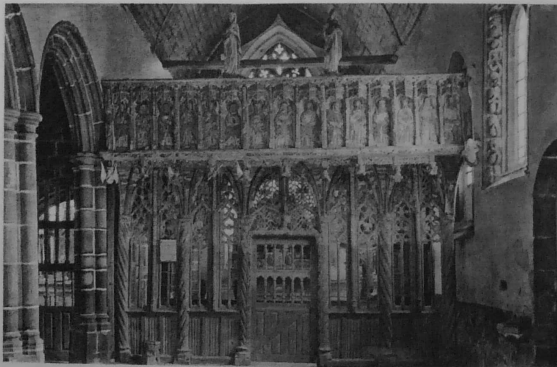
LE YAUDET. — Décor romantique à l'embouchure du Guer. La chapelle.



LE YAUDET. — LA CHAPELLE. — Une des rares statues de la Vierge couchée avec l'Enfant Jésus. Le Saint-Esprit vole au-dessus de la couche divine. Au pied du lit : saint Joseph.



PLOUBEZRE. — Église. — XVI^e s., clochetons superposés.



KERFONS. — Chancel 1559. — Le jubé, bois sculpté. Frise de 16 personnages, logés dans des niches. Colonnes torses, ogives gothico-Renaissance.



TONQUÉDEC. — Ruines du château de Tonquédec. Construit par Rolland de Coëtmen, 1399. Murailles de quatre mètres d'épaisseur.



TONQUÉDEC. — La vallée du Guer prise d'une des tours de Tonquédec.



KERGRIST. — Le CHATEAU. — Construction du xv^e s., remaniée ultérieurement.



TRÉDREZ. — Eglise. — xv^e s., restaurée en partie.



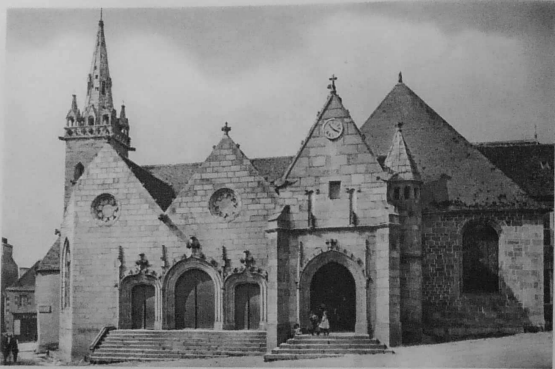
TRÉDREZ. — Eglise. — Intérieur, Notre-Dame-du-Trédrez. Tableau sculpté. Couronnement.



SAINT-MICHEL-EN-GREVE. — Vue prise de la grève.



SAINT-MICHEL-EN-GREVE. — Vue générale. — La flèche de l'église est du xvii^e s.



PLESTIN-LES-GRÈVES. — ÉGLISE. — Fin du xvi^e s., remaniée de nos jours. Façade en gothique décadent. Porche et statues du xvi^e s.



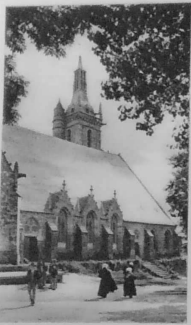
PLESTIN-LES-GRÈVES. — ÉGLISE. — Tombeau de saint Eilann. Œuvre du xvi^e s., en granit sculpté.



PLESTIN-LES-GRÈVES. — TOUL-AN-HÉRY. — Le château de l'île Blanche.



PLESTIN-LES-GRÈVES. — Baie de Toul-an-Héry.



PLOUARET. — Église. — xv^e s. Amusante arcature gothique, tour et clocher Renaissance.



PLOUARET. — Le cheval de saint Mathieu. Apparemment du xv^e s., taillé dans un seul bloc de granit.



PLOUARET. — CHÂTEAU DE GUENACHARNAY, xvii^e s.



PLOUARET. — FONTAINE SAINT-JEAN.



VIEUX-MARCHÉ. — CHAPELLE DES SEPT-SAINTS. — 1714. Rebatie sur un dolmen. Images des Sept Dormants d'Éphèse, retrouvées miraculeusement au xvii^e s. Légende chrétienne de l'an 550 : Sept frères, martyrs chrétiens, furent emmurés avec leur chien, sur l'ordre du Gouverneur d'Éphèse et y dormirent pendant deux siècles, puis ils se réveillèrent et leur résurrection constatée, ils se rendormirent pour toujours.



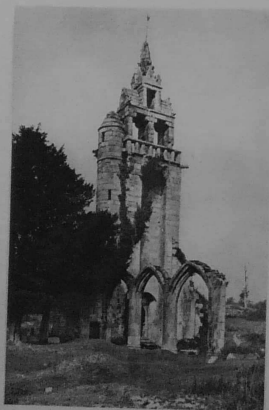
LOGUIVY. — FONTAINE MONUMENTALE.
Pierre sculptée, style Renaissance.



LOGUIVY. — LA CHAPELLE SAINT-ÉLOI. — XVI^e s.



GUERLESQUIN. — LA MABIE. — Ancienne prison.



CALLAC. — Les ruines de Botmel.

TABLE DES LOCALITÉS

Beauport, p. 109.	Pléneuf, p. 90.
Brélévenez, p. 148 et 149.	Pleumeur Bodou, p. 142.
Callac, p. 160.	Plestin-les-Grèves, p. 156 et 157.
Cancale, p. 45 à 45.	Plouaret, p. 158 et 159.
Cap Fréhel, p. 89.	Plougrescant, p. 150.
Champeaux, p. 10.	Plouha, p. 108.
Combourg, p. 32.	Ploumanach, p. 138 à 140.
Dinard, p. 56 et 85.	Ploubezre, p. 152.
Dinan, p. 62 et 84.	Port-Blanc, p. 151 à 154.
Dahouët, p. 91 et 92.	Rance (La), p. 58 à 62.
Dol, p. 55 à 42.	Rennes, p. 11 à 23.
Erquy, p. 90.	Roche-Jagu (La), p. 110.
Fort de la Latte, p. 88.	Rothéneuf, p. 46 et 47.
Fougères, p. 24 à 31.	Saint-Alban, p. 91.
Guingamp, p. 105 à 107.	Saint-Briac, p. 87.
Guerlesquin, p. 160.	Saint-Brieuc, p. 100 à 102.
Ile de Bréhat, p. 115 à 117.	Saint-Cast, p. 88.
Kerfons, p. 152.	Saint-Gonery, p. 128 et 129.
Kergrist, p. 154.	Saint-Lunaire, p. 86.
Lamballe, p. 93 à 97.	Saint-Malo, p. 49 à 55 et 57.
Lannion, p. 145 à 147.	Saint-Michel-en-Grève, p. 153.
Lannion, environs, p. 150.	Saint-Servan, p. 57 et 58.
Loguivy - Le Trieux, p. 118.	Saint-Suliac, p. 59 et 60.
Loguivy - Le Léguer, p. 160.	Tonquédec, p. 155.
Louannec, p. 134.	Tréguier, p. 119 à 126.
Minihy-Tréguier, p. 127.	Trébeurden, p. 142 à 144.
Moncontour de Bretagne, p. 98 et 99.	Trédrez, p. 154.
Notre-Dame-de-la-Clarté, p. 156 et 157.	Trégastel, p. 142.
Paimpol, p. 111 à 114.	Val André, p. 92.
Paramé, p. 48.	Vieux-Marché, p. 159.
Perros-Guirec, p. 155.	Vitré, p. 1 à 10.
	Yaudet (Le), p. 150 et 151.

Les textes de cet ouvrage ont été tirés sur les presses de Ducros et Colas, maîtres-imprimeurs à Paris.

